VA 1152426

L'ORIGINE

DE

LA CHOUANNERIE,

OU

MEMOIRES

DE STEPHANIE DE TRESS*,

pour servir à l'histoire de nos guerres civiles.

O mes compatriotes ! ne rallumez jamais les torches de la guerre civile; elles ont incendié les plus belles parties de la France : que cette leçon cruelle ne soit pas perdue pour vous.

TOME SECOND.

LYON

À PARIS,

Chez OUVRIER, libraire, rue des Bons-Enfans, n°. 20, près le Palais du Tribunat.

M. DCCC. III.

ERRATA DU SECOND VOLUME.

Page 33, ligne 21, la flamme dévore les bords, *lisez ;* dévore les lieux.

Page 40, ligne 20, un peu de terre et des pierres, *lisez ;* un peu de terre et des prières.

Page 127, ligne 17, un pantalon de peau de chèvre, *lisez ;* un pantalon de peau de renne.

Page 133, ligne 10, une âme de fer, *lisez ;* une âme de feu.

Page 138, ligne 17, la forêt de la Bretagne, *lisez ;* les forêts de la Bretagne.

Page 202, ligne 19, département, *lisez ;* débarquement.

Page 221, ligne 3, l'Amabilain, *lisez ;* l'Amabilaie.

Page 230, ligne 12, 10 fructidor, *lisez ;* 18 fructidor.

L'ORIGINE
DE
LA CHOUANNERIE.

PRIVÉE, le même jour de mon arrivée ici, du chevalier de Tress..., votre cher frère, qui étoit parti pour le quartier-général, je me promenois tristement sur les bords charmans de la Loire, un livre à la main : je m'étois assise en face d'une petite île : quelques coups de fusil me font lever précipitamment ; j'aperçois au loin une chaloupe que les Vendéens attaquent des deux rives : émue d'un spectacle qui me représente toujours des Français contre

des Français, je fis quelques pas pour m'en arracher ; mais je fus témoin bientôt d'une scène non moins déchirante; c'étoit le corps d'une femme flottant sur la rivière et disparoissant tour à tour; je regardois autour de moi si je ne verrois pas quelque homme assez humain pour voler au secours de l'infortunée qui se noyoit, lorsque sur la rive opposée je vis un soldat républicain s'élancer dans les flots, combattre avec force le perfide élément. Après des efforts inouis, il parvient jusqu'à cette femme, la saisit par sa robe, l'élève au-dessus des eaux, regagne enfin la rive où j'étois arrêtée, suspendue entre l'effroi et l'admiration, et dépose à mes pieds le fardeau que je regardois comme un cadavre inanimé. — Ma tâche est remplie, commencez la vôtre, me dit-il. — Au même ins-

tant il se replonge dans la Loire; et je le perds bientôt de vue. Mon embarras étoit extrême; heureusement il passe des paysans; je les appelle; ils vous transportent ici; j'envoie au quartier-général chercher le chirurgien de Stofflet. Les fumigations sont employées avec succès; mais, hélas! vous ne revenez à la vie que pour donner des marques d'aliénation d'esprit; des convulsions affreuses; ensuite un affaissement total. Les mots de mort, de frère, de Mérignac, sortent sans cesse de votre bouche désséchée; tout nous faisoit pressentir votre fin prochaine; je vous prodiguois tous mes soins; je ne vous quittois ni le jour ni la nuit. Le chevalier de Tress..., occupé près du général, venoit me voir tous les jours, il est vrai; mais il restoit peu, et n'entroit point dans votre chambre:

il vint il y a deux jours me faire une visite plus longue ; il y en avoit trois que vous ne donniez plus aucun signe de vie ; votre respiration étoit courte et précipitée, il ne restoit aucun espoir de vous sauver ; le chirurgien y avoit renoncé. J'avois trouvé sur vous un médaillon contenant deux portraits un peu ternis par les eaux ; je les montrai au chevalier : aussitôt qu'il les eut fixés, il me quitte brusquement, et s'élance dans la chambre où vous gissiez inanimée ; il se jette sur votre lit en poussant des cris de douleur ; il vous nomme sa sœur, sa chère Stéphanie ! Instruite par ses transports, je partageai sa joie et son chagrin ; car votre état l'affligeoit vivement : le ciel eut enfin pitié de ses larmes ; il exauça nos prières. Une crise heureuse vous rendit à l'amitié : pénétrée des obli-

gations que j'ai à M. de Tress...; il m'est bien doux de lui avoir rendu sa sœur : puisse-t-elle m'accorder une amitié semblable à celle qu'elle a déjà su m'inspirer! — Après le récit de mademoiselle de Saint-Maur, je l'embrassai en lui témoignant toute ma reconnoissance. La générosité du militaire qui m'avoit sauvé la vie, et sa fuite précipitée, me paroissoient extraordinaires. Mademoiselle de Saint-Maur me remit une lettre écrite au crayon qui étoit tombée de sa poche au moment où il m'avoit déposée à ses pieds, et qu'elle n'avoit aperçue qu'après sa disparution. — O providence! m'écriai-je, Delbien est mon sauveur; c'est à lui que je dois le bonheur d'embrasser mon bien-aimé frère! en effet, quel autre pouvoit m'avoir tirée du fond des eaux? puisque cette lettre étoit la

même que je lui avois remise dans le souterrain de la maison incendiée, pour M. Berthier; mais par quel événement se trouvoit-il sur les bords de la Loire, au moment où ils étoient couverts de Vendéens, lui, dont l'habit proscrit appeloit la mort? Mes amis brûloient de connoître le sujet de la surprise qui me faisoit pousser des cris de joie; je ne les fis pas languir, et les mis au fait de toutes mes aventures depuis le départ de mon frère d'A*. Ils furent aussi étonnés que moi. Mademoiselle de Saint-Maur avoit montré cette lettre à Alphonse; mais mon écriture crayonnée, et presque effacée par l'eau, n'étoit point reconnoissable; et par prudence, je n'y nommois personne. Nous fûmes donc bien certains que l'honnête Delbien étoit mon bienfaiteur. J'étois trop franche

pour dissimuler à mon frère les tendres sentimens que j'avois conçus pour le comte de Mérignac : je ne fis pas cet aveu sans rougir, mais nous nous étions jurés une confiance sans bornes; aussi m'avoua-t-il son amour pour mademoiselle de Saint-Maur. Son projet étoit de l'épouser aussitôt que les affaires publiques prendroient une tournure plus heureuse. J'avois perdu mon amant; je l'avois vu entre les mains de ses ennemis, qui peut-être l'avoient sacrifié à leur vengeance ! On sait trop bien que dans cette horrible guerre, il ne se faisoit point de prisonniers; la mort étoit le prix du malheureux qui mettoit bas les armes. La vie de Mérignac m'eût semblé un miracle, et quelquefois pourtant j'osois l'espérer. Mon frère de son côté ne pouvoit, sans imprudence, songer à se marier; il ne

possédoit rien ; les biens de son amante étoient tous confisqués ; exposer une épouse, peut-être des enfans à tous les hasards d'une vie errante ; lui qui pouvoit périr au milieu des combats, et abandonner des êtres chéris à toutes les horreurs de la misère et du désespoir : combien d'exemples de mères et d'épouses désolées ! J'ai vu l'intéressante mamame d'E**, lorsqu'elle apprit que son mari avoit succombé au siége de Nantes, je l'ai vue prendre ses deux enfans en bas âge, les poignarder, et s'immoler ensuite sur leurs cadavres. Madame d'E** avoit vu périr successivement son père, ses frères, ses oncles ; sa mère avoit été guillotinée ; il ne lui restoit plus que l'époux qu'elle adoroit ; sa perte égara son esprit, et elle donna l'exemple du plus horrible désespoir. Cepen-

dant elle avoit été toute sa vie fille soumise, épouse fidèle, et tendre mère. Lorsque je fus tout-à-fait rétablie, mon frère me conduisit au quartier-général, qui n'étoit qu'à une demi-lieue de la ferme, et me présenta à Stofflet, qui me fit l'accueil le plus gracieux. Le brave la Roche-Jaquelin venoit de le quitter, et j'eus bien du regret d'avoir perdu l'occasion de le voir. Le général me plut extrêmement; il étoit entouré de tous ses officiers, parmi lesquels il y en avoit du plus grand mérite; mais il en est un que je n'oublierai jamais, et dont je déguiserai le nom par celui du chevalier de Sardan. Mon respect pour sa digne et loyale famille, qu'il a déshonorée, m'en impose la loi: le chevalier étoit un fort joli homme, gai, vif, hardi, aussi changeant dans ses goûts que dans ses

opinions; ses manières et son esprit étoient fort agréables : il avoit le talent d'amuser; malheureusement il y a beaucoup de femmes qui préfèrent ces agrémens aux qualités de l'âme. Le chevalier s'attacha dès cette première entrevue au char de mademoiselle de Saint-Maur; quoiqu'Alphonse fût son ami, il devint notre écuyer; et tandis que mon frère s'entretenoit avec le général, il nous fit visiter tous les alentours. M. Gu* l'aîné me donnoit le bras; mademoiselle de Saint-Maur, qui aimoit à rire, avoit pris celui de Sardan; elle rioit aux éclats des folies qu'il lui débitoit. Pendant qu'ils couroient tous les deux en avant, M. Gu* me racontoit la naissance et les progrès de cette cruelle guerre de la Vendée. Après la promenade, nous retournâmes au quartier-général; peu après

on se mit à table, où nous étions bien trente. Mme de Bonchamps étoit de ce dîner; jeune, aimable, elle éprouva bien des malheurs dans la suite. Son époux fut tué; elle devint prisonnière, fut conduite dans un cachot à Nantes, et condamnée à mort: elle eut, dans ce lieu d'horreur, le pourpre, la petite-vérole, ainsi que son enfant, et ne conserva la vie que par les soins du concierge de la prison, et l'arrivée à Nantes du représentant Ru* qui la mit en liberté. A la fin du repas, la conversation tomba sur la mort injuste du général Quétineau. Les misérables! dit Stofflet, en frappant sur la table avec colère, ils l'ont donc guillotiné! Comment ce gouvernement insensé peut-il donc trouver des généraux? voilà ce qui m'étonne. Car enfin, messieurs, les plus fidèles, les plus braves, n'ont pour perspec-

tive que l'échafaud. Vous connoissez tous la noble conduite de Quétineau dans Thouars ? cette ville ne pouvoit tenir, elle manquoit de bras pour la défendre; ce brave homme s'y étoit renfermé avec six cents hommes; nous l'eûmes par force et par surprise. Quétineau obligé de se rendre, s'écria qu'il étoit perdu, et qu'il seroit guillotiné. J'estimois son courage; je lui proposai, de concert avec Bouchamp, de rester parmi nous, et d'accepter un poste honorable. Il me remercia modestement, parut flatté du cas que nous faisions de lui; mais il refusa. — J'ai consacré mes services au maintien de la république, me dit-il, rien ne peut relever un honnête homme de son serment; quelle confiance auriez-vous en moi? Qui a été traître peut le devenir encore. — J'employai toute ma réthorique pour

le séduire : il fut inébranlable. — Eh bien! lui dis-je, homme digne de servir un gouvernement plus humain, recevez donc une marque de mon estime, je vous rends votre liberté, tout ce qui vous appartient; retournez servir des ingrats. Quétineau fut attendri ; il me serra la main avec reconnoissance; il me témoigna le désir de voir cesser des troubles qui l'empêchoient d'être mon ami, et il quitta Thouars le même jour. J'avois cru l'obliger ; je lui donnai la mort! Ce loyal militaire fut mandé à la barre de la convention pour rendre compte de sa conduite. On l'accusa de nous avoir vendu Thouars; on présenta pour preuves de sa trahison, la liberté et les effets que je lui avois rendus : rien ne put appaiser la rage des cannibales; les témoins à décharge ne furent point écoutés; il fut con-

damné à périr sur l'échafaud, victime de sa fidélité. O comble de l'aveuglement! si Quétineau nous eût livré Thouars, n'auroit-il pas resté parmi nous? ne lui offrions-nous pas des avantages plus grands que ceux dont il jouissoit dans sa république? auroit-il été se présenter sans crainte au tribunal de ceux qu'il avoit trahis? Mais non; lorsque les représentans, par leur ineptie et leur peu de prévoyance, ont mis un général dans l'impossibilité d'agir, afin de voiler leurs sottises aux yeux du peuple qu'ils abusent, ils s'en prennent au général, l'accusent de trahison, et lui arrachent la vie pour qu'il se taise. Qu'en résulte-t-il? que les meilleurs officiers ont les bras liés; qu'ils sont entravés à chaque pas; que leurs talens sont inutiles; que toutes les occasions leur échappent; puisqu'ils

sont obligés de tout soumettre à des représentans qui n'entendent rien à la guerre, et qui donnent souvent des ordres aussi ridicules qu'inexécutables. — Je ne puis exprimer avec quel feu, avec quelle émotion Stofflet fit ce rapide récit : tout le monde en fut attendri ; il n'y eut personne qui ne fît l'éloge de Quétineau. — Il m'est bien doux de réhabiliter aujourd'hui ce général : certes, ce que j'ai entendu de la bouche même des Vendéens ne peut être apocriphe ; nul intérêt ne les obligeoit entr'eux à rendre cet hommage à sa mémoire ; si personne n'y croit, j'aurai seule la gloire d'être juste envers lui ; je me plais à penser que non. Après un repas qui fut bien différent de celui que je fis chez H*, à A*, nous fûmes nous promener dans la forêt voisine ; tandis que Stofflet

étoit au conseil de guerre; nous nous enfonçâmes dans le plus épais du bois, au nombre de six. Rien de délicieux comme cet endroit; un ciel d'azur, des arbres magnifiques, le parfum des fleurs, le soleil qui pénétroit à travers le feuillage et qui tempéroit une certaine fraîcheur; tout enfin élevoit l'âme vers la divinité. Oui, c'est à la ville qu'on doit prier Dieu, mais c'est à la campagne qu'il faut le remercier; car ce n'est bien que là, qu'on sent ses bienfaits et toute sa puissance. Nous nous communiquions ces pensées, lorsqu'une voix douce et foible nous fit entendre cette romance :

O toi ! que j'aimois, que je pleure,
O mon bienfaiteur, mon amant,
J'entends sonner ta dernière heure,
Ta tête tombe en ce moment.

Ah! si du haut de l'empirée
Tu te souviens de nos beaux jours,
Vois-moi tremblante, inanimée,
Gémissante sur nos amours.

Ah! je frémis, mon cher d'Ernance!
Tu meurs sous le fer de la loi;
Mais je connois ton innocence,
Et l'amour me répond de toi.
Hélas! je me plais à le croire,
Tes bourreaux t'ont vu sans frayeur:
Mourir sans crainte est une gloire;
Elle est digne de ton grand cœur.

Roberspierre, monstre barbare,
Dieu punira ton crime affreux.
Caron, passe-moi le Ténare,
Je veux voir des lieux plus heureux.
Je rejoins une ombre chérie,
Près d'elle il n'est plus de douleur:
Je vais trouver une autre vie,
Je cours où m'attend le bonheur.

Nous étions tous restés immobiles;

à peine osions-nous respirer. Cette romance, interrompue souvent par des soupirs et des sanglots, m'avoit singulièrement émue : elle me rappeloit mes chagrins et des pertes cruelles. Je voulus connoître la personne qui paroissoit si affligée : pour ne pas être tout-à-fait indiscrète, je ne pris avec moi que mademoiselle de Saint-Maur. Après avoir écarté quelques branchages qui obstruoient la route qu'il falloit prendre, j'aperçus, couchée contre un arbre, une femme couverte de haillons, les cheveux épars et les pieds nus. Aussitôt qu'elle nous vit, elle se leva ; (elle paroissoit avoir vingt-quatre ans) : son extrême maigreur avoit effacé des traits qui pouvoient avoir été beaux. Elle voulut nous fuir ; mais elle étoit si foible qu'elle fut obligée de s'appuyer contre un arbre :

je me hâtai de l'approcher. — Pardon, madame, si je suis indiscrète ; mais la romance que vous venez de chanter me prouve assez que vous avez des chagrins : il me seroit bien doux de les adoucir en les partageant avec vous. Je suis malheureuse aussi, et mon cœur n'en est que plus sensible aux maux des autres..... Comment n'êtes-vous pas connue au quartier-général, dont vous êtes si près ? fuyez-vous la société ? ignorez-vous que l'infortune réunit les hommes, et qu'à ce titre tous les Vendéens sont frères, et disposés à s'aider mutuellement ? L'inconnue fondit en larmes et me dit d'un ton désespéré. — Qu'irai-je faire parmi des êtres vivans ? moi qui n'ai plus rien au monde..... j'ai tout perdu..... je suis seule sur cette terre ensanglantée..... avec quelle impatience j'attends le

terme d'une existence qui m'est odieuse !— Infortunée, confiez-moi vos peines; si je puis vous servir, je me croirai bien heureuse..... — Me servir ! savez-vous rappeler les morts de leurs tombeaux ? pouvez-vous me rendre mon père, ma mère? me rendrez-vous mon amant que j'ai vu périr sur un échafaud ? Mon père ! ô le plus vertueux des hommes, ils t'ont assassiné !..... d'Ernance ! cher d'Ernance !..... pour sauver l'auteur de mes jours tu bravas tous les dangers..... la mort fut ta récompense..... elle fut le prix de ton noble dévouement. — Alors la figure de cette femme se décomposa, ses yeux s'égarèrent. — Grand Dieu ! s'écria-t-elle, entendez-vous ces sons lugubres, ces gémissemens ?..... c'est la voix de d'Ernance; il m'appelle.... je vole à son secours. Elle s'élance

dans le plus épais de la forêt, sans que nous eussions eu le temps de prévenir sa fuite. Mademoiselle de Saint-Maur et moi courûmes sur ses traces : plusieurs chemins se croisent ; mille détours nous égarent ; et après nous être fatiguées inutilement, nous fûmes dans l'impossibilité de retrouver notre société. Nous entendions de loin en loin des cris d'avertissement qui ne suffisoient pas pour nous guider. Nous errâmes ainsi pendant plus de trois lieues. Il faisoit nuit ; j'étois excédée de fatigue : mademoiselle de Saint-Maur se désoloit et rioit tout ensemble. Au détour d'une allée étroite et tortueuse, un homme se précipite au-devant de nous : nous eûmes une frayeur terrible, mais qui fit place à la joie, lorsque nous reconnûmes le chevalier de Sardan. Il nous querella sur notre im-

prudence; et ayant rejoint la société, nous rentrâmes au quartier-général, si harassées, que Stoflet ne voulut pas souffrir que nous retournassions à la ferme; il nous fit préparer une chambre pour cette nuit. Je lui racontai notre aventure; il me dit que je n'étois pas la première qui eût vu cette infortunée; que plusieurs personnes l'avoient déjà poursuivie inutilement; que les paysans, habitués à la voir courir dans la forêt, l'avoient surnommée la femme errante; qu'on ignoroit qui elle étoit; mais qu'elle ne pouvoit être qu'une victime de la révolution, dont le malheur avoit tourné la tête. — Mais, dis-je, où demeure-t-elle? — On ne sait; sans doute dans ce bois. J'ai fait prendre des informations dans toutes les fermes; elle y est inconnue. — Ciel! cette pauvre femme n'auroit-elle

d'autre asile que ce bois solitaire ? — Je le crains ; mais je ne sais comment m'en instruire. Vous êtes la seule qui ayez pu l'aborder : on ne la voit que de loin, et si elle se doute qu'on l'observe, elle fuit avec la rapidité d'une flèche. — Infortunée! que je regrette de l'avoir laissée si maladroitement échapper.

Je pris le parti de recommencer mes recherches le lendemain, de concert avec plusieurs officiers : nous résolûmes de battre le bois toute la journée. Stoflet approuva fort ce projet. Mademoiselle de Saint-Maur, qui s'ennuyoit à la ferme, fut ravie de passer une soirée agréable. Effectivement on s'amusa beaucoup ; on joua, on fit de la musique, on dansa même après le souper. Qui se fût douté, à voir la gaîté générale, que nous vivions en révolution ? que nous

n'avions ni sûreté pour l'avenir, ni de doux souvenirs du passé ? tout étoit concentré dans le moment présent. Voilà bien le Français ! Heureuse gaîté ! je dirois presque heureuse imprévoyance ! c'est vous qui nous avez préservés de plus longs malheurs : chez une nation plus constante et plus froide, notre révolution eût duré deux cents ans. Oui, nous aurions encore Roberspierre, cette odieuse idole. Si nous courbons la tête sous un joug de fer, nous la relevons bien vîte, et j'ose croire que l'expérience nous a rendus moins frivoles sans nuire à la gaîté nationale.

On ne parloit politique qu'au conseil de guerre ; ainsi rien ne pouvoit dissiper l'heureuse illusion qui nous tenoit sous le charme ; que dis-je ? il se rompoit souvent pour moi : pouvois-je oublier mes parens et

Mérignac ? J'examinois aussi mademoiselle de Saint-Maur ; malgré l'envie que j'avois de ne lui trouver que des qualités précieuses, j'étois surprise et même affligée de la trouver si légère. Il n'y avoit que deux mois qu'elle avoit vu périr son père sous ses yeux, et je la voyois rire aux éclats, se livrer à la gaîté la plus exagérée ; et cependant les soins qu'elle avoit eus de moi, la tendresse qu'elle montroit pour mon frère, l'intérêt que lui avoit inspiré la femme errante, tout me faisoit croire à la sensibilité de son cœur. Nous nous retirâmes très-tard dans la chambre qu'on nous avoit préparée. Je dormis peu ; j'étois fortement occupée de mon projet du lendemain. Dès que l'aurore parut, je rassemblai ceux qui devoient être de l'entreprise ; nous étions douze : nous nous

partageâmes en quatre pelotons; chacun prit une direction opposée, ayant eu soin de nous donner un point de ralliement : nous avions tiré au sort; je me trouvai avec Mr. St*** et Mr. de L*******: nous parcourûmes exactement tout le côté qui nous avoit été adjugé. Plusieurs cabanes bâties de terre et de branchages furent visitées; elles étoient l'asile de bons bûcherons, aussi pauvres qu'honnêtes. Je les questionnai sur l'inconnue; ils ne purent me dire autre chose, sinon qu'elle étoit folle. Un d'eux l'ayant un jour arrêtée et surprise, désirant lui faire accepter ses secours, elle avoit jeté des cris si pitoyables, donné des marques si évidentes d'aliénation d'esprit et de fureur, qu'il n'avoit pu se résoudre à la retenir malgré elle, craignant qu'elle ne périt dans l'excès de ses

transports : je leur demandai depuis combien de temps elle habitoit ces bois. Depuis trois mois, me répondirent-ils : la dernière fois que nous la vîmes, elle paroissoit si foible et si malade, qu'à peine pouvoit-elle se soutenir ; mais aussitôt qu'elle se crut observée, ses yeux abattus reprirent leur égarement ; elle retrouva des forces, et se sauva comme un chevreuil. Je distribuai quelqu'argent à ces bonnes gens, et revins au lieu de notre réunion, fort triste et fort mécontente de n'avoir rien appris. Les trois autres pelotons n'avoient pas été plus heureux. Je m'étois fait une douce idée de retrouver cette infortunée, de la conduire à la ferme, de verser dans son âme des consolations, de lui rendre la raison que le malheur et l'abandon lui avoient enlevé : je perdois avec peine cette

espérance, et mademoiselle de Saint-Maur la regrettoit comme moi. Nous résolûmes tous de retourner au quartier-général, d'autant plus qu'après le dîner je voulois me rendre à la ferme. Stoflet nous avoit proposé de fixer notre demeure près de lui; mais je préférai rester à la ferme, où nous étions plus libres et plus solitaires: mon frère étoit de cet avis, et mademoiselle de Saint-Maur fut obligée de s'y conformer. J'avois démêlé qu'elle haïssoit cette vie retirée, que je croyois convenir à deux jeunes personnes qui n'avoient d'autre mentor qu'un jeune homme de vingt-deux ans, dont le service l'obligeoit de s'éloigner souvent. Nous revenions donc sur nos pas, lorsque le chien de Mr. St*** s'élança dans un bouquet d'arbrisseaux, en aboyant de toutes ses forces. Je pensai à l'in-

connue et le suivis en courant : les autres m'imitèrent : je vis en effet l'objet de ma sollicitude ; elle étoit étendue par terre ; ses cheveux, très-longs et en désordre, couvroient entièrement sa figure. Surprise de ne lui voir faire aucun mouvement, je crois qu'elle dort : je m'approche doucement, je me mets à genoux, je soulève sa tête, j'écarte sa chevelure ; mon cœur se glace ; je jette un cri d'horreur.... Hélas ! la malheureuse n'existoit plus. Tous s'empressent autour d'elle, autour de moi : j'étois presque dans le même état. Plus d'espérance ! son cœur et son poulx ne battent plus ; et selon l'avis de M. M*, qui a été médecin, elle est morte depuis au moins douze heures : un manuscrit, écrit au crayon, est à ses côtés ; je m'en empare ; les hommes se chargent du cadavre, et le triste

cortège arrive au quartier-général. Le premier soin fut de lui rendre les devoirs de la sépulture : une simple fosse au pied d'un cyprès, un crucifix placé dessus, des prières faites du fond du cœur, telle fut toute la pompe. Que cette simple cérémonie fut triste ! et que de réflexions lugubres elle me fit faire ! Le dîner s'en ressentit ; personne ne pouvoit l'égayer ; chacun étoit mélancolique. Stofflet annonça une expédition importante pour la semaine suivante. C'étoit, disoit-il, notre sort qu'il falloit décider. Son armée devoit se réunir avec celle des autres chefs et de Charette. Je jetai un regard de tendresse et d'inquiétude sur mon frère ; l'idée qu'il alloit peut-être marcher à la mort remplit mes yeux de larmes : il me devina, et sans prononcer une parole, il serra ma

main avec affection, et soupira ; ses yeux se fixèrent sur mademoiselle de Saint-Maur, qui causoit en riant avec Sardan : elle que j'avois vu pleurer sur la femme errante ! Alphonse rougit et devint encore plus sombre. Je ne concevois pas l'insensibilité de son amante, à l'annonce d'une affaire générale, qui sans doute seroit sanglante, et qui pouvoit la priver du seul appui qu'elle eût dans le monde. Stofflet demanda la lecture du manuscrit trouvé près de l'inconnue : mon frère fut désigné, et voici ce qu'il lut.

MAMUSCRIT DE L'INCONNUE.

Que fais-je sur la terre ? à quoi suis-je utile ? O Dieu ! si tu savois quel devoit être mon sort, mon affreuse existence, n'es-tu pas inhu-

main de m'avoir créée ? Si c'est au hasard que je dois m'en prendre ; lui seul est-il Dieu ? Croirai-je à Dieu, dois-je croire à la destinée, ou bien au hasard ? Je reste indécise, désespérée et malheureuse à jamais. Fille d'un père vertueux, élevée par une mère tendre et fidèle à tous ses devoirs, j'eus pour amant Dernance ; beautés de l'âme, charmes du corps, trésors de l'esprit, il réunissoit tout : j'étois la plus jolie femme de N*, la plus riche, et n'en étois pas moins modeste. Adorée de mes parens, chérie par Dernance, je n'eus jamais un seul reproche à me faire. Notre maison étoit l'école de la vertu ; mes parens, Dernance, moi, nous fûmes toujours d'accord pour faire le bien, et bénir la bonté céleste qui nous donnoit les moyens de le faire. Hélas ! mon père est traîné à l'échafaud au

moment où mon hymen alloit se conclure; Dernance s'arrache de mes bras pour le secourir, il périt avec lui..... Dernance! Dernance! le sang coule à grands flots dans notre patrie; des hommes vils et dépravés, sans religion et sans honneur, que mon père avoit repoussés de chez lui, sont aujourd'hui les oracles du peuple. Notre fortune est dispersée, ma mère est menacée, où fuir, où porter nos larmes, nos regrets, notre indignation? où? dans l'armée des royalistes. Que fais-tu malheureuse! de nouveaux fléaux vont fondre sur ta tête..... Nous partons..... Elle est traversée cette Loire dont les rives sont bordées de cadavres; ses flots sont teints de sang..... Qu'apercois-je à l'autre bord? la flamme dévore les bords que nous quittons: le palais fastueux, le temple du Seigneur, la

cabane du pauvre, s'écroulent ensemble ; la guerre civile n'épargne rien, ... des débris et du sang! le marbre, l'or et le chaume sont confondus. Ciel! est-ce l'anéantissement de la race humaine? fait-on la guerre au riche comme au pauvre, aux vertus comme aux crimes? non, non: Dernance et mon père expirent sur l'échafaud ; les plus vertueux citoyens sont égorgés, et Roberspierre et ses satellites. . . . . Roberspierre! oui, Roberspierre vit; il règne, et c'est sur nos cadavres. Il me restoit une mère; ô Loire! c'est sur ta rive qu'un plomb meurtrier l'abat à mes côtés : grand Dieu! quel bras inhumain a dirigé la foudre? dans ce chaos d'armes, que puis-je distinguer? Ma mère, ma tendre mère. . . . . je n'avois plus que toi, et ton cadavre est à mes pieds! tu n'as pas eu le

temps de bénir ta malheureuse Adèle, tes yeux sont fermés pour jamais; rendons à ton corps les derniers soins..... creusons dans ce sable un asile impénétrable à nos ennemis..... Mon œil est sec, mon bras est ferme..... je n'ai plus de pleurs à verser, ils sont dans la tombe avec ce cadavre : adieu, ma mère, adieu!.... Où aller? où porter mes pas errans? irais-je, suivant le projet de ma mère, chercher un asile au milieu de l'armée royaliste? Moi, je reverrois des hommes..... les tigres! Royalistes, républicains, que m'importent vos opinions, vos dissentions : ne m'ont-elles pas ravi mon père, ma mère, Dernance? .... Dernance!.... oui, c'en est fait, vos ombres trop chères seront désormais ma seule compagnie : des hommes! ah! fuyons. Que ce bois solitaire soit

mon dernier asile; des monstres m'envieront-ils cette demeure sauvage?... un froid mortel me pénètre, une foiblesse..... ô bonheur!.... si c'étoit la mort? Dernance..... Dernance!.... je succombe..... Où suis-je? quel malaise horrible!..... que cette journée me semble affreuse!.... quel vide dans mon cœur! quelle solitude autour de moi!.... Ah! je le sens, ma raison est aliénée..... me voilà donc condamnée à la condition des animaux..... de l'herbe, des racines sauvages..... la terre pour lit et les arbres pour abri. O Dernance! je tiendrai mon serment; jamais mes regards ne tomberont sur un autre homme..... jamais je ne rentrerai dans une société barbare : le ciel prendra pitié de mes maux; il abrégera des jours que je ne puis supporter sans toi.

J'ai tout perdu dans mon naufrage ;
Il ne me reste que mon cœur ;
Il est animé par la rage,
Les regrets, l'ennui, la douleur.
Errante, seule dans la France,
Qui, pour moi, n'est plus qu'un tombeau ;
Ce qui m'entoure est mon fléau,
Et la mort est mon espérance.

Arrêtez, barbares..... que voulez-vous de moi? Sa tête tombe..... son sang rejaillit sur mes yeux ; il me brûle..... je n'y vois plus..... un nuage me dérobe l'univers..... Ciel! ils ont déterré ce cadavre. Arrêtez, tyrans, c'est celui de ma mère! rendez-le moi. Quoi! les morts mêmes ne sont pas à l'abri de vos coups! les tombeaux ne sont plus sacrés..... ils ne recèlent point d'or, non, non ; ce sont des ossemens : tremblez! au jugement dernier, ils se réuniront sur vos têtes coupables ;

ils vous écraseront de leur poids effrayant! ..... Dieu puissant! on brise tes autels; on égorge tes ministres; Roberspierre sourit et triomphe, et ta foudre reste immobile..... où est donc ton pouvoir? Le canon gronde... on fusille..... des milliers d'hommes périssent de chaque côté..... point de prisonniers! telle est l'horreur des guerres civiles! entre compatriotes point de grâce. Infortunés, ne mettez point les armes bas, vous n'y gagneriez qu'une mort infâme: frappez, portez le fer dans le cœur d'un frère ou d'un ami; que n'imitez-vous les sauvages? ils mangent leurs ennemis! Où fuir?..... je les vois..... ils s'acharnent à mes pas..... ô crime!... je me meurs.....

Je me sens mieux aujourd'hui! ô raison! ton retour est-il un bienfait? je sens à présent tout le fardeau de

mon existence; je puis compter mes maux, calculer mes douleurs, en ressentir toute l'amertume..... Qu'il y a long temps que je souffre! j'ignore le nombre des jours qui se sont écoulés depuis que j'erre dans cette forêt; les jours, les nuits se confondent pour moi : mon corps est décharné... O triste enveloppe, que ne puis-je te quitter!.... C'en est fait, l'univers m'abandonne..... aucune main bienfaisante ne fermera ma paupière..... personne ne pleurera sur ma cendre... mon cadavre sera la proie des oiseaux carnaciers..... ô que mon âme soit plus heureuse, qu'elle se réunisse à mon père, à mon cher Dernance..... O Dernance! voilà donc le sort qui nous étoit destiné! souviens-toi, ombre chérie, des doux projets que nous formions pour l'avenir..... le bonheur de nos parens, le soin de

nos enfans, leur éducation, les vertus que nous voulions leur donner..... J'étois heureuse fille, amante tendre; je pouvois être heureuse mère, fidèle épouse. Que suis-je, hélas! à présent? un fantôme, une âme en délire, une désespérée. Dieu miséricordieux, abrège des jours horribles, aie pitié d'une foible créature qui ne t'a jamais offensé, ou donne-moi assez de forces pour supporter ma pénible existence.....

Bien des jours se sont passés.... Je n'écris plus; ma tête s'égare de plus en plus; mes forces diminuent; bientôt j'aurai cessé de souffrir..... Je profite d'un moment de raison, pour prier les personnes qui, par hasard, trouveroient mes tristes restes, de leur donner la sépulture..... un peu de terre et des pierres..... je meurs fidèle à mon Dieu, ainsi

qu'à l'honneur..... O Dernance !....

Une femme ! oui, je l'ai vue ! je ne me trompe pas !.... elle étoit belle, sa voix si douce !..... l'air d'une vierge..... elle m'a parlé..... je l'ai fui..... pourquoi ? elle ne me vouloit point faire de mal..... — Contez-moi vos peines, je les adoucirai, m'a-t-elle dit tendrement; et j'ai fui !.... elle me cherche peut-être ? ah ! courons..... je mourrai près d'elle, et elle pleurera sur moi.....

Le manuscrit finissoit là; chacun pleuroit et gardoit un morne silence. Qu'elle avoit dû souffrir, cette pauvre Adèle ! Combien ne gémîmes-nous pas sur la triste nécessité de poursuivre une guerre désastreuse; mais falloit-il se laisser égorger en silence, tendre lâchement le col à ses

bourreaux ? C'est ainsi que parloient les hommes; que répondre à cette vérité? gémir et se taire. Infortunée Adèle ! des milliers de femmes ont succombé comme toi ; les unes sous le fer sanglant, les autres dans les horreurs du désespoir..... Que cette journée avait été déchirante ! j'avois besoin de me retrouver dans ma solitude. Nous quittâmes le quartier-général, dont nous laissâmes les habitans aussi tristes que nous.

Mon frère avoit obtenu la permission de rester à la ferme, jusqu'au moment de la fameuse expédition qui devoit avoir lieu sous peu de jours. Sardan, lié intimément avec lui, y venoit souvent ; il nous tenoit fidèle compagnie pendant les absences d'Alphonse pour son service : mademoiselle de Saint-Maur goûtoit beaucoup Sardan ; tout paroissoit l'en-

nuyer lorsqu'il n'y étoit pas. Privée de livres, je m'amusois à faire un journal exact des différens événemens qui, dans ma solitude, parvenoient jusqu'à moi, espérant qu'un jour, si le ciel me conservoit la vie, il seroit aussi curieux qu'instructif : je l'ai perdu dans mes courses fréquentes, et ma mémoire seule me sert maintenant pour tracer l'histoire de mes malheurs. J'avoue qu'il m'est échappé bien des faits dans la foule de ceux qui se sont anéantis devant moi ; je me renfermois souvent dans ma chambre pour m'occuper de mon journal, qui étoit mon seul amusement. Estimant trop mademoiselle de Saint-Maur pour inspecter sa conduite, je la laissois quelquefois des deux ou trois heures tête à tête avec le chevalier de Sardan, dont la gaîté cadroit avec la sienne, bien mieux

que ce qu'elle appeloit ma noble gravité et mes tristes souvenirs : mademoiselle de Saint-Maur étoit vive, légère, quoique née avec un bon cœur ; elle avoit de l'esprit, mais point de suite dans les idées ; ses défauts tenoient à l'éducation futile que lui avoit donnée une mère coquette et frivole, qui n'aimoit que ses plaisirs et qui avoit fait le tourment de son époux. Mademoiselle de Saint-Maur avec une autre mère, une autre éducation, eût été une créature charmante ; mais on n'avait pas su la guider vers le vrai et l'utile ; les arts d'agrémens ne suffisent pas à l'éducation, il faut y joindre des principes de morale, du discernement et l'amour de ses devoirs. Elle ne réfléchissoit qu'après coup, et sans avoir eu l'idée de faire le mal ; elle se trouvoit toute surprise et très-

affligée

affligée de l'avoir fait. Mon frère étoit jeune et fort bel homme ; il lui avoit plu dès le premier moment qu'elle l'avoit vu à S* : il lui avoit sauvé la vie en l'arrachant du milieu du champ de bataille ; elle n'existoit que par ses bienfaits ; il l'adoroit comme amant, et l'aimoit comme un frère. Mais Alphonse, élevé à l'école de l'adversité, avoit contracté cette douce mélancolie qui se communique aux êtres sensibles qui nous approchent : s'il rioit, ce n'étoit point avec ces éclats bruyans qui caractérisent un cœur vide et des idées futiles. Sa gaîté étoit douce comme son caractère ; elle inspiroit la sérénité; mais la jolie mademoiselle de Saint-Maur, avant d'avoir vu Sardan, étoit prévenue très-favorablement pour les manières de mon frère. Depuis cette fatale connoissance, elle le railloit

sans aucun ménagement ; elle l'appeloit mylord penseur, l'assuroit qu'elle ne pouvoit s'habituer à son air lugubre, qu'il lui donnoit le spleen, et que s'il l'épousoit, il seroit bientôt veuf, car elle mourroit de consomption. Tout cela, quoique dit en riant, me faisoit souffrir, et je cherchois toujours à détourner ces conversations. Alphonse l'adoroit ; il s'aveugloit sur son caractère, s'en croyant aimé. Comment son cœur noble et pur eût-il soupçonné de l'inconstance dans les autres ? Hélas ! il jugeoit d'après lui. La tendre amitié qui nous unissoit, autant que le sang, m'engageoit à étudier son amante : je voyais, d'après mes observations, combien ils étoient peu faits l'un pour l'autre ; j'étois attachée à mademoiselle de Saint-Maur, je désirois qu'elle devînt ma sœur ; mais en

même temps, je tremblois pour leur bonheur réciproque ; l'une étoit coquette et l'autre jaloux. Est-il rien de plus opposé? Un jour que j'étois malade, qu'Alphonse absent ne devoit revenir que le soir, elle voulut absolument s'aller promener avec Sardan : j'avois déjà remarqué que mon frère commençoit à prendre de la défiance sur ce dernier. Je fis sentir à mon amie, mais d'une manière détournée, l'inconvenance de sortir seule avec ce jeune homme, au moment où elle attendoit son amant : on ne m'écouta point. J'étois trop jeune alors pour m'ériger en censeur ; je n'insistai donc pas ; j'ignorois les projets du perfide Sardan ; je trouvai cette démarche étourdie, voilà tout. Mes idées n'allèrent pas plus loin; je désirois que mon frère revînt assez tard pour l'ignorer ; malheureusement il

rentra une heure après leur départ. La bonne fermière lui avoit déjà dit que j'étois seule ; il vint me trouver dans ma chambre. A son air sombre je présumai qu'il m'apportoit quelque nouvelle sinistre de l'armée. — Non, non, ma chère Stéphanie, un malheur d'un autre genre me menace, bien plus affreux pour moi que la mort; Constance, l'imprudente Constance ne me voit plus des mêmes yeux ; c'est à Sardan, c'est à cet homme frivole qu'elle sacrifie l'amant le plus sincère. — O mon frère ! comment osez-vous lui faire cette mortelle injure ? Sardan est gai ; cette solitude n'offre aucune distraction ; vous êtes souvent absent ; il a le don de la faire rire et rien de plus, je vous promets. — Bonne et chère sœur, dit-il d'un ton pénétré, ne cherchez point à m'aveugler, n'ex-

cusez point son inconséquence; sortir seule avec cet homme, l'attirer sans cesse ici, ne parler qu'à lui, que de lui; n'ai-je pas vu, examiné tout cela, et me permettrois-je de vous en parler, si je n'en étois pas certain? — O mon frère! calmez-vous de grâce. — Ne craignez rien, mon amie; c'est de Constance libre et dégagée des entraves de la reconnoissance, que je veux obtenir la main, et non me targuer d'une ancienne promesse qui lui pèse peut-être aujourd'hui, et que je n'aurai pas l'indélicatesse de réclamer s'il en est ainsi. — Où courez-vous, mon frère? Il ne m'entendoit plus; il étoit déjà bien loin. Je m'élance à la fenêtre, et je le vois précipiter ses pas vers le bois qui fait face à la ferme, et qui est notre promenade ordinaire. L'altération de ses traits, sa voix étouffée,

cette colère concentrée qui, malgré lui, éclatoit dans ses yeux, me firent prévoir des suites funestes : j'oublie mon indisposition ; je ne consulte que la tendresse qui m'anime ; je sors en hâte de la ferme ; je vole sur ses traces, trop heureuse si je peux prévenir la rencontre que je redoute : j'entends un cri aigu ; je reconnois la voix de l'imprudente Saint-Maur, j'avance de son côté, elle court à moi toute éperdue. — Ils vont périr ! s'écrie-t-elle. — Elle tombe sans connoissance à mes pieds ; je veux la relever, lui prodiguer mes soins ; un coup de pistolet part presqu'à mes oreilles. Saisie de crainte, j'abandonne Constance de Saint-Maur, pour ne songer qu'à mon frère : l'effroi me donne des ailes ; je me précipite sous une allée couverte, dans laquelle je suppose que se livre le

combat. Quel affreux spectacle ! Sardan est étendu par terre, baigné dans son sang ; mon frère, à genoux, cherche, avec son mouchoir, à fermer sa blessure ; le désespoir est gravé sur son front. Alphonse ! Alphonse ! qu'avez-vous fait, lui dis-je épouvantée ? — Fuyez, ma sœur, reprit-il avec des yeux égarés ; fuyez un monstre qui vient d'assassiner son ami ! — Cessez de vous accuser, interrompit Sardan d'une voix foible, vous vous êtes battu en homme brave et généreux ; je ne dois accuser que moi de mon infortune. Il s'évanouit en achevant ces paroles. — Mon frère s'empressoit de le faire revenir ; il falloit des secours : je retournai bien vîte du côté de la ferme pour en chercher ; je retrouvai Constance de Saint-Maur à la même place où je l'avois laissée : je la vis dans les bras d'Ama-

rante, notre fermière. Cette bonne femme avoit été surprise de l'agitation d'Alphonse, lorsqu'il étoit sorti si brusquement de ma chambre ; elle redoubla lorsque je le suivis avec autant de rapidité, moi qui depuis trois jours étois assez malade pour ne point quitter mon fauteuil. Soupçonnant quelqu'incident, elle me suivit de loin, et secourut Constance au moment où je la quittois pour voler vers mon frère. Le coup de pistolet avoit attiré ses deux fils au même endroit : je fis transporter Constance à la ferme. Dès qu'elle y fut, ces hommes prirent un brancard, et je retournai avec eux au lieu de la catastrophe. On mit le blessé bien doucement dessus ; je donnai le bras à Alphonse, qui pouvoit à peine se soutenir : aussitôt que nous fûmes à la maison, je fis coucher Sardan et bander ses

plaies. Il en avoit une à la poitrine, et l'autre dans la cuisse; je fis monter un homme à cheval, et le dépêchai vers le chirurgien de Stofflet. Jusque-là j'étois persuadée que mon cher Alphonse n'avoit aucune blessure : lui-même, s'oubliant entièrement, n'avoit songé qu'à secourir son rival; mais une violente douleur, qu'il ressentoit au bras, le fit enfin souvenir qu'il étoit blessé. Le sang s'étoit caillé sur sa plaie, et son bras étoit si enflé, que je fus obligée de couper par morceaux la manche de sa hongroise. Je fis pour l'instant l'office de chirurgien; je lavai sa blessure avec du vin chaud; le sang revint; je la bandai et le fis coucher. O lecteur! figurez-vous ma situation; car pour moi je ne puis la décrire : le ciel me donna une force étonnante; je ne sentis plus la maladie dont j'étois atteinte avant ce

malheureux duel, et j'eus le bonheur de conserver, malgré les angoisses de mon cœur, toute ma présence d'esprit. Alphonse, toujours bon et sensible, inquiet de l'état de mademoiselle de Saint-Maur, me supplia de passer chez elle, de la consoler, de ne lui faire aucun reproche. Ah ! mon ami, repris-je, elle n'en a pas besoin ; la leçon cruelle qu'elle vient de recevoir, nous répond de l'avenir. En effet, je la trouvai dans une situation digne de pitié ; elle étoit noyée dans les pleurs ; elle sentoit toute l'horreur où sa légèreté la plongeoit. Extrême dans tous ses sentimens, elle vouloit mourir, et la bonne Amarante ne savoit comment la calmer. Je renvoyai cette dernière auprès des blessés, avec ordre de m'avertir lorsque le chirurgien arriveroit. Dès que Constance me vit, elle

se couvrit le visage de ses deux mains, et se jetant à mes genoux, elle poussa des cris lamentables ; je la forçai de se relever, et j'employai la douceur pour la calmer. — Pourquoi tant d'indulgence ? disoit-elle en redoublant ses pleurs ; haïssez-moi, méprisez-moi ; ma légèreté a dirigé le plomb dans le sein de votre frère ; je suis indigne de vivre ; j'ai assassiné mon bienfaiteur. O malheureux Alphonse, quel prix de tes services ! — Ce moment, repris-je, n'est pas celui des reproches, je ne le choisirai pas pour vous en faire ; votre cœur doit vous en dire assez. J'ignore jusqu'à quel point vous êtes coupable, je me plais même à penser que vous ne fûtes qu'imprudente ; mais j'exige, au nom de l'honneur, la plus extrême franchise : que la reconnoissance ne guide pas votre

réponse. Alphonse est noble et généreux ; il ne souffriroit pas que vous vous sacrifiassiez à quelques services qu'il a pu vous rendre; et vous empoisonneriez le don de votre main, si votre cœur ne l'accompagnoit pas. Soyez donc franche, Constance, parlez ; aimez-vous encore Alphonse? — Plus que jamais, reprit-elle avec fermeté. — Et Sardan, Constance, et Sardan?..... — Ah! croyez que je fus seulement inconséquente et coquette..... combien j'en gémis aujourd'hui. — Alors je la serrai dans mes bras, et l'embrassai avec la plus grande tendresse.— Chère amie! vous me rendez le repos et celui de mon aimable frère; je crois sa blessure légère, mais celle de son cœur eût été mortelle. — Je la priai de m'apprendre ce qui avoit précédé ce fatal combat.—Vous savez,me dit-elle en

soupirant, que j'aime la gaîté; la vie solitaire que nous menons ici me pesoit quelquefois : j'avoue, qu'ayant toujours vécu à S* dans les fêtes et les plaisirs, je m'ennuyois beaucoup ici. Hélas! votre amitié et l'amour d'Alphonse auroient dû suffire à mon bonheur. Sardan me fit une cour assidue; je riois de ses saillies; je le traitois sans conséquence; il m'amusoit enfin : sa présence animoit notre solitude, en rompoit la mélancolie, et mes idées ne s'étendoient pas plus loin. Sardan me parloit de son amour avec sa légèreté et son enjouement ordinaires; j'y répondois de même et m'en faisois un jeu : l'événement d'aujourd'hui m'a ouvert les yeux. Seule dans le petit bois avec Sardan, il poursuivit ses discours habituels; je vis avec surprise qu'il n'avoit plus cet air folâtre, qui m'avoit jusque là

fermé la route des réflexions : ses yeux n'avoient plus l'expression de sa brillante gaîté; sa voix sembloit altérée par un sentiment profond; son amour avoit pris un tour sérieux qui me jeta dans la gêne; j'étois embarrassée, et ne trouvois plus ces discours railleurs dont j'étois si prodigue avec lui. Peut-être son amour-propre interpréta-t-il mon embarras à son avantage; mais il osa très-sérieusement me dire tout ce qu'un amour réel peut inspirer de brûlant; j'étois confondue; je voulois regagner la ferme au plutôt pour rompre cet entretien, dont je commençois à sentir l'inconvenance : il me retint, me conjurant de l'écouter encore, et de décider ou sa vie, ou sa mort. Ses yeux étoient si expressifs, ses discours si vifs, que je fus effrayée d'être seule avec lui : je voulus fuir; il m'arrête

avec violence; il se précipite à mes genoux, saisit une de mes mains, la couvre de baisers : je faisois mille efforts pour m'y dérober. O coup de foudre! Alphonse paroît; Sardan déconcerté se lève; votre frère lui lance un regard foudroyant. — Sardan, lui dit-il, ami perfide; je t'avois deviné. — Sardan, furieux, tire de sa ceinture un pistolet, et le provoque au combat. Ils s'élancent dans l'allée voisine; je me jette entre eux; j'enlace Alphonse de mes bras; il me repousse avec horreur. Son adversaire, égaré par la jalousie, le presse. Eperdue, je cours appeler du secours; je vous rencontre alors, et vous savez le reste. — Ah! Constance, Constance! lui dis-je, une femme ne doit jamais plaisanter avec l'amour. Il est souvent dangereux, et jamais délicat, de laisser prendre de l'espérance à un

homme, lorsqu'on n'a pas envie de la couronner. — Elle me protesta de nouveau qu'elle sentoit tous ses torts, et n'aimoit qu'Alphonse. Mais ajouta-t-elle en redoublant ses pleurs, je ne puis m'empêcher de plaindre Sardan; je suis la cause de l'état dangereux dans lequel il est; je ne puis douter de ses sentimens; il sera bien malheureux! — Ces paroles me saisirent; elles avoient été prononcées avec un tel excès de douleur, que je craignis qu'elle ne connût pas bien elle-même l'état de son cœur; mais l'arrivée du chirurgien suspendit mes réflexions : je fus avec lui chez mon frère, qui ne voulut jamais consentir à être visité avant Sardan; il passa donc chez lui, et je rendis compte à Alphonse de mon entretien avec sa maîtresse. L'espoir d'être encore aimé, ranima ses esprits; il parut

témoigner le plus grand désir de la voir : je me gardai d'y consentir ; je craignois l'émotion que lui causeroit cette entrevue, et je lui promis de l'amener dans sa chambre, lorsque le chirurgien l'auroit pansé : ce dernier rentre ; il nous apprend que la blessure de Sardan n'est point mortelle ; mais que sa guérison sera fort longue, et qu'il ne faut point penser à le transporter hors de la ferme de quelques jours. Mon frère n'avoit pas l'intention de l'en faire sortir ; pour moi, j'avoue que l'humanité pouvoit seule me permettre de l'y souffrir ; j'avois tant de motifs pour haïr sa présence ! Le docteur visita le bras d'Alphonse, et trouva le mal si léger, qu'il n'ordonna que du repos et la diète. Dès qu'il fut sorti, voyant mon frère plus tranquille sur le compte de Sardan et de Constance,

je le priai de me dire dans quelle intention il étoit sorti pour courir sur leurs traces. Hélas! ma sœur, me dit-il, je ne pus résister à l'envie de faire expliquer, sans délai, mademoiselle de Saint-Maur sur ses sentimens; je voulois qu'elle le fît devant Sardan, soit pour lui ravir tout espoir, soit pour faire un effort généreux sur moi-même, en lui abandonnant mes droits sur l'inconstante. Arrivé dans le petit bois, j'entends parler avec feu; je reconnois la voix de mon rival; j'écarte doucement le feuillage qui me le dérobe: il est aux genoux de Constance; il la presse de dévoiler ses sentimens; je lis dans ses yeux audacieux qu'il prévoit une heureuse réponse : elle paroît indécise, embarrassée plutôt qu'indignée. L'affreuse jalousie s'empare de mon âme; je ne sens plus que la trahison

d'un homme que j'ai cru mon ami; je ne vois plus que l'infidélité d'une amante à laquelle j'avois consacré mon existence; je m'élance vers eux; je leur témoigne mon indignation: Sardan me provoque; la fureur m'aveugle: mademoiselle de Saint-Maur m'arrête vainement; je pense qu'elle tremble pour l'objet de son nouvel amour; je la repousse avec mépris; elle fuit; le combat s'engage: je tire le premier, j'atteins Sardan au bras; il riposte et me manque: l'honneur étoit satisfait, je ne voulois point le tuer; je lâche mon second coup en l'air. Sardan veut continuer; il m'insulte, il m'outrage; il menace de tirer sur moi, si je ne recharge mon pistolet. Indigné de cet acharnement, je n'écoute plus que ma colère; je l'ajuste et l'étends à mes pieds! O ma sœur! toute ma fureur s'évanouit à

l'aspect de ce malheureux que je crus avoir tué; j'oubliai tous ses torts; j'éprouvai de l'horreur pour moi-même; j'avois ravi le jour à mon semblable; j'avois peut-être porté le désespoir dans le sein de celle qui l'aimoit, et que malgré moi j'idolâtrois encore! Vous parûtes, ma chère Stéphanie, vous fûtes témoin de mes regrets; vos soins, votre présence ont adouci ces premiers momens d'amertume; l'aveu généreux de mon rival, la justice qu'il m'a rendue devant vous, la certitude que Constance est toujours fidèle, l'espoir que mon rival se rétablira, tout contribue à faire rentrer la paix dans mon âme. Prenez, je vous en conjure, le plus grand soin du chevalier de Sardan. Soyons généreux envers lui; je me flatte qu'il sentira le prix de ce que nous ferons dans une telle circonstance. — Oui,

mon cher Alphonse, repris-je, je ne négligerai rien de ce qui pourra contribuer à lui rendre la santé : on aura pour lui les égards nécessaires; mais je ne vous dissimule point que je ne puis me résoudre à le voir. Les soins d'Amarante, de ses fils, ceux du docteur lui suffiront; je n'ai jamais eu de cet homme une opinion très-favorable; quoiqu'aimable, sous de certains rapports, sa frivolité m'a toujours déplu ; maintenant je le méprise, et le juge sans principes. Puis-je en avoir bonne opinion ? il veut séduire une femme qui vous doit tout, et à laquelle vous, son ami, vous êtes tendrement attaché. Dans ce fatal combat, il montre un coupable acharnement, au lieu d'être touché de votre générosité. J'en conviens, sa conduite me révolte; elle est perfide et immorale. D'après ma

façon de penser, je ne le vois ici qu'avec regret; aussitôt qu'il pourra supporter le transport, j'exigerai de lui qu'il prenne un autre asile, la décence l'exige après un tel éclat, qui, sans doute, a déjà volé jusqu'au quartier-général.

Malgré son indulgence et son humanité, Alphonse convint que j'avois raison, et laissa à ma prudence le soin de nous défaire d'un pareil hôte, lorsque sa situation le permettroit. Ne voyant plus d'inconvéniens à lui faire voir sa Constance, je fus la chercher; elle trembla à l'idée de paroître devant lui; je la rassurai et la conduisis vers son amant. L'entrevue fut touchante; on devine comme elle se passa : larmes, justifications d'une part; protestations, amour et excuses de l'autre : moi, je jouois le rôle de conciliateur. Cepen-

dant une voix secrète me disoit qu'ils ne trouveroient jamais le bonheur ensemble. On doit imaginer combien cette idée m'affectoit ; je chérissois tant mon frère ! j'aimois aussi réellement son amie. Le lendemain, le général Stofflet vint à la ferme avec le docteur et quelques officiers ; il étoit instruit de tout : je palliai le duel de mon mieux ; je ne compromis pas mademoiselle de Saint-Maur, je ne chargeai point trop Sardan, et le tout passa pour étourderie de jeunes-gens, pour un mal-entendu. Cependant le général réprimanda mon Alphonse de prodiguer son sang pour une autre cause que celle à laquelle il falloit se dévouer plus que jamais. Il fut ensuite visiter son adversaire ; il ne put lui parler, car il avoit passé une nuit cruelle, et tout entretien lui étoit interdit. Stof-

flet repartit après avoir donné à mon frère des marques réelles d'intérêt. Constance s'étoit dérobée aux regards ; elle redoutoit les remarques malignes des officiers : ils avoient vu au quartier - général l'assiduité de Sardan, l'espèce d'adhésion qu'elle y donnoit. Il est des circonstances dans lesquelles une femme doit s'observer plus que jamais ; l'air de dignité est le plus sûr rempart contre les hommes ; l'extrême légèreté leur donne de la confiance, et bientôt de l'audace. Quinze jours s'écoulèrent ; mon frère étoit guéri : le docteur paroissoit satisfait de l'état de Sardan, qui avoit eu la discrétion de ne point demander à voir, ni Constance, ni moi. Alphonse le visitoit souvent, et passoit quelquefois des deux ou trois heures au chevet de son lit, à lui faire la lecture. Quelle bonté dans

mon

mon frère ! et quelle reconnoissance ne devoit pas ressentir Sardan de tant de soins et d'assiduités ! Les méritoit-il ? Un matin, le général Stofflet envoya à mon frère, par un courrier, l'ordre de se rendre, sans délai, auprès de lui, pour une affaire majeure. Il monta promptement à cheval, et partit. Je me doutai que c'étoit pour l'expédition dont il étoit question depuis un mois, et qui avoit été retardée, j'ignore par quel motif ; c'étoit le secret du conseil. Constance et moi éprouvâmes toute cette journée la plus cruelle inquiétude. Je jugeai de son amour pour Alphonse, aux terreurs dont elle fut la proie ; il revint le soir, et comme je l'avois prévu, il m'annonça le départ de l'armée pour le lendemain : ma douleur fut extrême. — O mon frère ! lui disois-je, mon seul

ami, vous allez donc nous quitter ? Obéissez à l'honneur ; mais soyez prudent : ménagez des jours qui nous sont si précieux ; songez que votre mort seroit l'arrêt de la mienne. — Cher Alphonse, reprenoit son amante, comptez sur votre Constance ; revenez vainqueur, sa main sera le prix de la victoire, la récompense de votre amour et de vos bienfaits. — Mon frère nous pressoit sur son cœur ; il ne pouvoit parler ; des pleurs qui couloient malgré lui, faisoient voir le regret amer qu'il éprouvoit en nous quittant. Il me remit tout l'argent dont il pouvoit disposer ; il nous engagea à supporter avec courage une absence qui ne pouvoit être longue ; il nous conjura enfin d'être toujours amies, et de ne point nous séparer, quelque événement qui pût arriver : ensuite il fut chez Sardan. Avant

de nous quitter il nous engagea d'aller nous reposer, puisque nous voulions l'accompagner le lendemain de grand matin jusqu'au quartier-général : nous suivîmes son conseil ; mais hélas ! j'étois trop affligée pour avoir envie de dormir ! Ce moment fatal me rappeloit toutes les pertes que j'avois déjà faites. Un pressentiment funeste m'en présageoit de nouvelles ; je me livrois d'avance à la douleur la plus amère ; mon courage m'abandonnoit à la seule pensée d'être privée peut-être pour jamais de mon cher Alphonse, le modèle des amis et des frères. — O le plus généreux des hommes ! m'écriai-je tout haut, serai-je condamnée à végéter loin de toi ? une si belle vie sera-t-elle détruite à son printemps ? la guerre moissonnera-t-elle tant de vertus ? O Alphonse ! puis-je espérer l'inexprimable bon-

heur de te revoir encore ! et loin du tumulte des guerres civiles ? — Oui, chère et bonne Stéphanie, me répondit cet aimable frère, en rentrant dans ma chambre, oui, espérons que le ciel, satisfait de la pureté de nos cœurs, de notre courage au sein de l'adversité, mettra un terme à nos infortunes ; ah ! je me flatte que la France redeviendra bientôt heureuse et florissante ; l'anarchie ne peut durer ; il est un terme au malheur, comme à la félicité ; encore un effort de courage, ma sœur, et nous ne vivrons plus que pour la paix et l'amitié. Hélas ! lui dis-je, j'en accepte l'augure ; mais votre absence, quoique prévue depuis long-temps, est un coup bien rude pour mon pauvre cœur. J'exhalois ainsi ma peine. Alphonse, malgré celle qu'il ressentoit,

me disoit tout ce qui pouvoit contribuer à l'adoucir et à relever mes esprits abattus. Témoin de l'effort qu'il faisoit, je fis semblant de goûter ses consolations. Il me dit qu'il avoit fait consentir Sardan à se laisser transporter à son ancien logement, le docteur assurant qu'il le pouvoit sans danger. La décence ne permettoit pas qu'il habitât le même toit que nous, pendant l'absence de notre protecteur naturel. Sardan l'avoit senti, mon frère avoit exigé sa parole d'honneur qu'il ne chercheroit point à revoir Constance. Il n'avoit point hésité à jurer l'oubli d'un amour qu'il se reprochoit, assuroit-il, comme un crime. Après mille protestations d'amitié, ils s'étoient quittés satisfaits l'un de l'autre. Quoique très-convaincue de l'attachement de mon amie pour Alphonse, j'eusse bien désiré que

Sardan eût suivi l'armée; malheureusement sa situation ne le lui permettoit point. J'avois rendu ma confiance à l'une, mais il m'étoit impossible d'en avoir dans l'autre; je me gardois bien de communiquer mes réflexions à mon frère; n'avoit-il pas assez de ses inquiétudes présentes? Le jour commençoit à paroître lorsque mademoiselle de Saint-Maur vint se réunir à nous; nous déjeûnâmes à la hâte, et partîmes à cheval pour le quartier-général. Avant de quitter la ferme, j'avois donné l'ordre à la bonne Amarante de faire transporter Sardan chez lui avec les plus grandes précautions, et de manière qu'il ne souffrît en rien. Nous trouvâmes tout en combustion au quartier-général; tout étoit en armes; l'impatience et le courage brilloient sur le front des guerriers; la douleur et l'in-

quiétude déchiroient le cœur de leurs parentes et de leurs amies, tandis qu'elles affectoient un air serein; soldats et chefs ne respiroient que la guerre; l'espoir de vaincre étoit leur seule pensée; hélas! mon cœur osoit seul en douter : la confiance que je voyois à ces braves Vendéens ne pouvoit arriver jusqu'à moi.—C'est à mes côtés que se battra votre frère, me disoit le général Stofflet; je veillerai sur cet aimable jeune homme. — Ah! lui dis-je, croyez-vous me rassurer en me parlant ainsi? ne sais-je pas que votre place est toujours à l'endroit le plus périlleux? qui ne connoît votre téméraire valeur? L'armée devoit partir le soir; mon frère exigea que nous retournassions à la ferme aussitôt après le dîner. Quel adieu! qu'il fut déchirant! Constance, Constance, que

vous partageâtes bien mes angoisses et mes larmes ! qui m'eût dit alors..... mais n'anticipons point..... Enfin elle eut lieu cette cruelle séparation. Nous revînmes à la ferme dans un état difficile à décrire. J'appris d'Amarante que Sardan n'y étoit plus. Cette soirée fut consacrée aux regrets; Constance ne voulut point se séparer de moi cette nuit ; nous la passâmes ensemble : ce fut une consolation ; nous pleurions le même objet, notre ami, notre seul protecteur. O Constance, que vous m'étiez chère alors! pouvois-je penser qu'un jour je vous haïrois, qu'un jour vous auriez tout mon mépris?.....

Un mois s'écoula sans qu'il arrivât rien de remarquable. Tantôt nous apprenions que les royalistes triomphoient partout; quelquefois un petit échec venoit nous mettre l'âme en

deuil, et nous en faire redouter un plus grand; en général nos succès étoient constans, et l'avenir commençoit à nous sourire. Ma promenade favorite étoit sur les bords de la Loire; souvent j'étois témoin des petits combats qui avoient lieu sur l'autre rive; chaque coup de fusil glaçoit mon cœur. — C'est peut-être mon frère qui succombe, me disois-je; n'est-ce pas un Français? chaque balle porte le deuil dans une famille! O temps de désastre et d'effroi! — Le souvenir du comte de Mérignac ne me quittoit jamais. Vainement j'avois envoyé un exprès dans l'armée de Charrette pour en avoir des nouvelles; il n'y avoit point paru. J'étois persuadée de sa mort; j'aurois voulu me faire illusion; hélas! je revenois toujours à cette idée fatale; je n'avois plus la

force de m'occuper; je ne pouvois qu'errer avec mon amie sur les bords de la Loire. Un jour, grand Dieu! il ne sortira jamais de ma mémoire, Constance et moi, les regards fixés tristement sur le rivage opposé, des cris parviennent jusqu'à nous; l'airain gronde de toutes parts; un nuage de poussière dérobe à demi l'horreur de cet instant; un tumulte, une confusion incompréhensibles règnent sur la droite de la Loire; bientôt nous distinguons des hommes à la nage, des radeaux qui s'enfoncent sous le poids des hommes qui les montent; nous reconnoissons les Vendéens poursuivis de tous côtés: en déroute complète, il n'ont d'autre ressource que de braver les eaux qui les séparent de leur terre hospitalière; toute autre retraite leur est coupée; le brave la Roche-Jacquelin donne le

premier l'exemple ; il se précipite sur un mauvais radeau ; il est submergé à moitié chemin ; il fait l'autre moitié à la nage ; sa troupe l'imite ; il en périt une partie : un petit nombre parvient enfin sur la rive gauche. O mes compatriotes, quel affreux tableau ! Figurez-vous des chefs consternés, la rage et le désespoir dans l'âme ; des soldats découragés, expirant de besoin et de fatigue ; ce fleuve couvert des débris de cette belle armée, de ces malheureux, dont plusieurs ne savoient point nager ; ils perdoient leurs forces, luttoient contre les flots, élevant leurs mains suppliantes en signe de détresse ; on apercevoit encore leur chevelure flottante, et bientôt ils disparoissoient pour jamais. Leurs frères d'armes, étendus sur la terre, qu'ils ont atteinte

avec tant d'efforts, dégouttans d'eau et de sueur, contemplent d'un œil égaré la perte de toutes leurs espérances..... Je m'arrête pour respirer..... Mon cœur s'oppresse à ce souvenir affreux! je sens encore les mêmes impressions ! Haletante, les cheveux hérissés, me tordant les bras, poussant des cris étouffés; je me vois encore me précipitant au milieu des infortunés guerriers, appeler mon frère et ne le trouvant point; croire le reconnoître dans chaque Vendéen que le fleuve engloutit. Dans un instant une foule de femmes, d'enfans, de vieillards accourent de toutes parts, et mettrent la dernière touche à ce lugubre tableau : l'une demande son père, l'autre son fils; celle-là son amant, celle-ci son époux; le désespoir est général; chacun s'empare d'un Vendéen pour

le conduire dans son asile et lui prodiguer des soins. La Roche-Jaquelin nous suit à la ferme ; trop agité lui-même pour répondre à nos questions, il ne put que nous dire, comme un autre François Ier tout est perdu, hors l'honneur. Lorsqu'il fut reposé, il nous détailla nos malheurs : d'abord triomphante, ensuite vaincue, poursuivie, désespérée, il ignoroit ce qu'étoit devenu le reste de l'armée. Il avoit vu périr les plus braves chefs; le petit nombre de soldats qui l'avoient suivi dans sa retraite avoit en partie trouvé la mort en traversant la Loire. La perte des royalistes étoit si considérable, qu'il n'y avoit point d'espoir de reprendre les armes de long-temps. Ceu étoit fait : cette malheureuse déroute du Mans avoit ranimé l'espoir des républicains, abattu le courage des Vendéens, et

rendu peut-être impossible la levée de nouvelles troupes. Qu'étoit donc devenu mon frère ? étoit-il mort ? étoit-il prisonnier ? affreuse incertitude, que tu me fis souffrir ! La Roche-Jaquelin, toujours intrépide, partit le lendemain, décidé à raviver le parti, à ranimer l'espoir dans le cœur des Vendéens, à remettre une autre armée sur pied, à se battre jusqu'à la mort. — Chère Constance, dis-je à mon amie, ne quittons point ces lieux : si mon frère existe, il peut y revenir ; gardons-nous de lui faire perdre nos traces ; peut-être en aurons-nous des nouvelles : Constance fut de mon avis, et nous restâmes encore un mois sans apprendre autre chose, si non que Stofflet avoit assis son camp quelques lieues plus avant dans les terres ; qu'Alphonse n'étoit point avec lui ; que l'armée commen-

çoit à se grossir par de nombreuses recrues : nous sûmes aussi qu'après la grande défaite, le représentant en mission à Nantes avoit fait proclamer une amnistie en faveur des Vendéens qui viendroient rendre les armes ; que plusieurs milliers de ces infortunés ne sachant où donner de la tête, s'étoient rendus avec confiance, et avoient ensuite été indignement massacrés ; plusieurs autres, instruits de cette perfidie, s'étoient jetés dans les forêts de la Bretagne, et s'y étant réunis, organisoient un nouveau parti sous la dénomination de Chouans : ces nouvelles nous donnoient un redoublement d'incertitude. Mon frère n'étoit point avec Stofflet ; il ne pouvoit qu'être mort, ou errant dans les forêts ; l'espoir qu'il pouvoit revenir, m'engageoit seul à rester à la ferme. Cent fois par

jour je formois le projet d'aller chercher un asile chez M. de Charrette. L'éloge qu'on m'avoit fait de ce général, le grand nombre de dames de qualité qui s'étoient mises sous sa protection, l'excellente composition de son état-major, l'espoir que Mérignac et mon frère pouvoient s'être rangés sous ses ordres sans que je le susse, tout enfin m'engageoit à quitter la haute Vendée. Je me rappelois que Mérignac aimoit et estimoit le général Charrette; il m'avoit dit que son seul désir étoit de servir dans son armée; il m'avoit vanté sa douceur, ses talens, sa justice. J'étois malheureuse, non seulement par mes regrets et mes souvenirs, mais je l'étois aussi par la défiance que j'avois reprise sur mademoiselle de Saint-Maur. Depuis la défaite des Vendéens, elle sortoit seule dès le grand matin, s'enfermoit

dans sa chambre les trois-quarts de la journée, ne me parloit que rarement d'Alphonse; et lorsque je tournois la conversation sur son sujet, elle paroissoit contrainte, triste, pensive, et toujours agitée. Amarante m'avertit qu'elle voyoit depuis plusieurs jours le chevalier de Sardan rôder dans les environs de la ferme. Cet homme avoit-il revu Constance? lui avoit-elle parlé? dans cette incertitude, je n'osois lui découvrir mes soupçons. Si mademoiselle de Saint-Maur étoit innocente, n'étoit-ce pas blesser grièvement sa délicatesse, que de lui montrer des doutes offensans? Je résolus de l'observer attentivement, avant de me permettre la moindre représentation; j'eus bientôt des preuves cruelles de sa perfidie; deux jours après, je la vis de ma fenêtre remettre une lettre à un paysan,

qui disparut ensuite : ce message ne pouvoit s'adresser qu'à Sardan; je ne lui connoissois aucune autre liaison: un autre incident, qui me causa la plus mortelle frayeur, vint achever de troubler le peu de courage dont je m'étois armée pour supporter ma triste situation. C'étoit le lendemain matin; je me promenois dans le petit bois dont j'ai déjà parlé; j'étois plongée dans mes réflexions, dont le résultat étoit d'avoir le même jour une explication sérieuse avec mademoiselle de Saint-Maur, lorsque j'entendis près de moi la voix de deux hommes qui conversoient ensemble; ils venoient justement de mon côté: je ne voulois pas être vue; je me cachai donc derrière une haie; combien je me félicitai de m'être dérobée à leurs yeux, lorsque je reconnus Sardan et l'infâme Sarlat, mon ennemi

le plus implacable! je fus saisie d'un tremblement subit. Jamais je n'éprouvai un tel effroi; l'aspect d'un serpent venimeux m'eût causé moins d'horreur. Lorsqu'ils passèrent devant la haie protectrice derrière laquelle j'étois blottie, j'entendis ces mots qui me convainquirent de la bassesse et de la trahison de Sardan: — Comptez sur ma parole, disoit-il à Sarlat: dès que vous m'assurez que je jouirai d'une place honorable, telle enfin que je la demande, je fournirai tous les renseignemens nécessaires pour déjouer leurs projets; leur cause est désespérée; la dernière défaite a ravi aux chefs toute leur influence. Stofflet est abandonné d'une partie de ses officiers; ils ont passé dans l'armée de Charrette, indignés de ce qu'il a fait fusiller Bernard de Marigni, qui l'avoit contrarié dans un de ses plans;

pour le général Charrette..... Ils s'éloignoient en parlant ; je ne pus entendre la fin du discours. Dès que je les eus perdus de vue, je revolai vers la ferme ; Constance étoit sortie : je ne savois quel parti prendre ; j'aurois voulu être à mille lieues, m'éloigner au plus vîte de mes ennemis ; mais Constance trempoit-elle dans cet odieux complot? avoit-elle révélé à Sardan mes aventures avec Sarlat? l'indigne marché que le premier concluoit avec ce monstre, me concernoit il? étois-je le prix de la perfidie? Sarlat avoit endossé le costume vendéen ; il n'avoit osé paroître autrement sur une terre ennemie. Je me décidai à ne point sortir de la ferme, jusqu'à ce que j'eusse dressé mon plan de fuite. Je craignois d'être enlevée dans une de mes promenades ; mais j'étois sûre qu'on oseroit pénétrer

dans mon asile, où les deux fils d'Amarante et les garçons de la ferme, me défendroient jusqu'au dernier soupir. Je voulois parler à Constance, l'engager à me suivre, lui dévoiler mes craintes, rappeler l'honneur dans son cœur, si elle s'en étoit écartée; l'abandonner à son destin, si elle persistoit dans ses coupables intentions : pouvoit-elle en avoir d'innocentes? Elle écrivoit au perfide Sardan ; elle le voyoit en secret : je ne savois pas tout ; mais je devinois le reste. J'appelai la bonne Amarante ; je lui confiai mes inquiétudes ; je n'avois qu'elle qui pût me consoler ; elle avoit un si bon cœur, une âme si franche réunie à tant de bon sens et d'énergie! Elle me dit avoir vu sur le bord de la rivière, le matin même, mademoiselle de Saint-Maur, en grande conférence avec le chevalier

de Sardan et un inconnu; elle n'avoit d'abord osé m'en parler dans la crainte de m'affliger. De quelle indignation je me sentis pénétrée contre cette ingrate créature, qui fouloit ainsi aux pieds tous les sentimens les plus sacrés! La reconnoissance, l'amour, l'amitié disparoissoient devant une passion méprisable; elle devenoit inhumaine envers une amie qui n'avoit d'autre désir que de la voir heureuse en suivant le chemin de la vertu; elle sacrifioit, elle livroit la sœur de son bienfaiteur à son plus cruel ennemi. J'étois déchirée de cette cruauté; Amarante, aussi révoltée que moi, me promit de me faire conduire avec sûreté dans la basse Vendée, même à l'insu de ma perfide amie, si décidément elle persistoit dans ses intrigues. La soirée étoit fort avancée, et elle ne rentroit

point; jamais elle ne restoit si tard dehors. Georges, un des fils de la fermière, fut parcourir les alentours et revint sans elle; je ne savois qu'augurer de son absence; nous passâmes la nuit entière à l'attendre. Le jour parut, et mon inquiétude ne faisoit qu'accroître; la matinée étoit déjà fort avancée; j'étois assise près de la fenêtre, repassant dans ma tête tous les événemens de ma triste vie; je me voyois encore une fois seule, isolée, exposée sans appui à de nouveaux dangers; mes larmes couloient sans efforts : livrée entièrement au souvenir du passé, j'étois immobile et anéantie pour tout l'univers, lorsqu'une pierre lancée avec force à travers ma fenêtre, brise une vitre, roule à mes pieds, et m'arrache à mes sombres réflexions; je jette un cri, regarde dans la campagne, et

vois un homme couvert d'un manteau, un chapeau rabattu sur les yeux, fuir dans le bois avec rapidité; je ramasse la pierre; un papier écrit l'enveloppe; je reconnois la main de Constance. Lisons.

Lettre de Constance à Stéphanie de Tress...

Qu'allez-vous dire ? que penserez-vous de moi ? Je vous entends d'ici... Je me juge peut-être encore plus rigoureusement !..... Je connois tous mes torts, mais ma destinée l'emporte : livrée toute à la reconnoissance, je me suis abusée moi-même lorsque je croyois ne point aimer Sardan. Je l'ai revu, j'ai senti tout son empire sur mon cœur; si Alphonse eût vécu, j'aurois combattu mes nouveaux sentimens; la reconnoissance

noissance eût triomphé. Trop certaine de sa perte, devois-je faire le malheur du chevalier de Sardan ? devois-je me condamner à un isolement, à une solitude éternelle; sans parens, sans biens, j'ai dû m'assurer un protecteur; hier au soir, un ministre des autels a reçu nos sermens, et Sardan est mon époux. Nous rentrons dans le sein de la république; elle nous tend les bras; j'ai l'espérance que le gouvernement me rendra ma fortune; nous sommes bien protégés, je ne vous ferai point de détails; je vous aurois ouvert mon âme; mais, trop convaincue de votre improbation, j'ai gardé mon secret; d'ailleurs, auriez-vous consenti à partager notre sort? Non: je vois l'espoir des royalistes éteint. Pour courir après une chimère, irai-je me condamner à des maux cer-

tains, à une vie errante et misérable? eh ! n'ai-je pas déjà assez souffert ? Croyez-moi, ma chère Stéphanie, abandonnez la Vendée, rangez-vous sous les nouvelles lois ; venez me retrouver à Nantes, où je me rends avec mon époux ; je me croirai bien heureuse d'offrir un asile à la sœur d'Alphonse. Pensez-y, je vous en conjure pour votre intérêt ; je vous prie aussi de ne point oublier les sentimens d'affection que vous eûtes pour moi : je suis votre amie à jamais.

CONST. DE SARDAN, née de S.-Maur.

L'épouse de Sardan ! ô mon pauvre frère ! m'écriai-je (après avoir lu cette indélicate lettre) ô perfide et mille fois perfide créature ! pourquoi ne me parle-t-elle point de Sarlat ? quel mystère, sont-ils partis ? ô

femme sans honneur ! qui, moi, j'abandonnerois la cause de mes amis, de mes parens ? j'irois courber la tête, fléchir bassement le genou devant les bourreaux de ma famille entière ? je me soumettrois aux lois de Robespierre et de ses sectateurs ? Allez, âmes lâches, encenser l'idole du jour, reniez votre Dieu, l'honneur ; brisez tous les liens de la nature, foulez aux pieds tous les préjugés honnêtes, et laissez-moi mes malheurs ; ils me sont plus chers que les biens que va mendier votre ambition ! — Je fus verser mes nouvelles peines dans le sein de la bonne Amarante. — Vous n'êtes point ici en sûreté, me dit-elle, il faut vous en éloigner ; nos campagnes sont dégarnies pour l'instant ; les républicains sont en force ; on peut nous surprendre : quel secours espérer ? partez dès aujourd'hui ;

mon fils George vous conduira ; il faut vous déguiser ; vous mettrez un habit de son plus jeune frère ; il vous ira très - bien ; George connoît le pays, vous n'aurez rien à craindre, il saura vous guider. — J'embrassai cette respectable femme ; je ne savois comment lui exprimer ma gratitude. George, averti par sa mère, s'empressa de faire ses préparatifs. Ce bon jeune homme paroissoit enchanté de m'être utile ; j'endossai les habits de Jacques, je barbouillai mon teint pour masculiniser un peu plus mes traits. J'avois encore environ cinquante louis, je voulus en donner la moitié à la digne Amarante ; elle les rejeta brusquement, et je me contentai d'en glisser quelques-uns dans la poche de son tablier, sans qu'elle s'en aperçût. George se chargea d'un fusil à deux coups, et d'un petit

panier qui contenoit quelques provisions. Je mis dans ma ceinture une paire de pistolets, et lorsque la nuit fut arrivée, j'embrassai, en versant des larmes, la respectable fermière, et je franchis la porte de cette maison hospitalière, en faisant mille vœux pour la prospérité de ses habitans. — Nous marchâmes toute la nuit sous les auspices de la lune, qui n'avoit jamais été plus brillante; nous ne quittions pas les bois: les chemins étoient difficiles; mais j'avois du courage et des forces. Vers le matin, nous nous assîmes sur le bord d'un fossé, et nous prîmes quelque nourriture. George me conseilla de dormir; il en avoit lui-même le plus grand besoin. Le lieu étoit isolé; tout nous promettoit un sommeil paisible; effectivement, au bout de quelques heures je me réveillai rafraî-

chic, et assez leste pour continuer ma route. Nous fîmes encore quelques lieues, mais j'avois trop présumé de mes forces. George, naturellement gai, cherchoit à me faire oublier mes fatigues; cependant il vit bien que je ne pouvois aller plus loin. Nous étions à la vue d'un gros bourg; il craignoit qu'il ne fût occupé par les troupes républicaines; il falloit l'éviter et ne point s'arrêter dans les environs, et profiter de la nuit pour passer derrière. Je mesurois avec anxiété l'espace qu'il falloit parcourir pour franchir ce danger, lorsqu'une patrouille se fit entendre au cliquetis de ses armes. Fuyons, fuyons, dit George, en m'entraînant vers la forêt voisine; nous nous enterrons dans une herbe haute et épaisse et nous prenons la résolution d'y attendre la nuit. Nous entendons bientôt quelques coups de

fusil. Je remercie le ciel d'avoir retrouvé assez de forces pour me dérober à ce nouveau danger. Un orage épouvantable se formoit sur nos têtes; des nuages noirs s'amoncelaient; des éclairs redoublés sembloient embraser la forêt; le tonnerre rouloit avec fracas; la pluie tombe avec abondance; nous ne pouvons plus rester couchés sur cette herbe inondée; l'eau qui tombe par torrens perce à travers le feuillage; mes habits sont traversés. George veut se dépouiller des siens; il veut absolument m'en couvrir; ils ne sont pas en meilleur état; je le refuse: enfin, la nuit survient, et le éclairs seuls déchirent le crêpe qui couvre la nature: sans doute les patrouilles républicaines ont cherché un abri dans le bourg; George me conseille de profiter de cet instant pour nous en éloigner; j'y consens, et nous

reprenons notre course. A une portée de fusil, quelque chose me fait trébucher, je tombe : un éclair me fait apercevoir plusieurs cadavres ; mes vêtemens et mes mains sont pleins de sang ; je frissonnee t laisse échapper un cri d'horreur. George, effrayé, ne dit pas un mot ; il m'arrache de ce lieu ; nous volons, nous longeons les murs de ce bourg redouté ; bientôt il est loin de nous ; je m'arrête alors. George, George, dis-je à mon guide d'une voix étouffée, il y a eu un combat ; avez-vous vu ces cadavres, ce sang ? O Dieu ! Dieu ! mes mains, mes habits en sont teints !... — Oui, oui, répond George, quelqu'escarmouche : bénissons le ciel d'avoir évité leur rencontre, tâchons de trouver un asile pour le reste de la nuit ; il faut effacer ce sang ; si au jour on nous rencontroit ainsi, que pense-

roit-on de nous ? Nous étions à plus d'une demi-lieue du bourg, lorsque nous aperçûmes, assez avant dans les terres, une lumière qui ne pouvoit venir que d'une maison. Tentons la fortune, dit George, et nous dirigeâmes nos pas de ce côté. L'orage avoit cessé; il faisoit si noir, et les chemins étoient si mauvais, que déjà excédée, j'avois la plus grande peine à avancer. Il falloit passer un fossé pour arriver à cette lumière propice; mais il étoit si large, que je désespérois de le sauter : George le sonda avec son bâton; il descendit ensuite dedans après avoir jeté son fusil et le panier sur l'autre bord; il avoit de l'eau jusqu'aux genoux; il me prit sur son dos, me déposa au port, et remonta pour me rejoindre. Avec quel courage cet honnête Vendéen supportoit toutes ces fatigues ! Lorsque

je lui témoignois mes regrets des peines qu'il se donnoit pour moi, il rioit, en me disant qu'il étoit fait au mal, qu'avec du courage et une bonne conscience, on avoit toujours des forces de reste au service des braves gens. Enfin nous parvînmes à notre but ; c'étoit une petite maison qui n'avoit qu'un étage et une seule fenêtre d'où partoit la lumière que nous avions vue de si loin : sa position solitaire nous persuada que nous n'avions aucun risque à courir. George frappa ; nous entendîmes remuer dans l'intérieur, mais on ne répondit point. George redoubla, et toujours même silence. Singulièrement surpris, ne pouvant croire que cette maison fût sans habitans, il appela doucement, mais de manière à être entendu : il demanda l'hospitalité pour deux pauvres voyageurs égarés ; on ne répon-

dit point. George menaça d'enfoncer la porte ; un foible cri se fit entendre, suivi de quelques gémissemens sourds; je voulois m'éloigner, mon guide s'y opposa : il essaya d'ouvrir la serrure avec son couteau; elle résista d'abord; il redouble ses efforts ; le pène cède ; nous pénétrons dans une chambre obscure ; le silence est le même : nous marchons en tâtonnant ; George rencontre un escalier étroit, il monte, je le suis en tremblant ; je m'attendois à tout, sans me fixer à rien. Nous entrons dans une pièce qu'une seule lampe éclaire. O quelle horreur ! nos pieds restent attachés à la terre ; nos âmes sont glacées ! le cadavre d'une femme gît au milieu de la chambre ; elle a le ventre ouvert. Un homme, dont la tête est séparée du corps, est à ses côtés; un chien de chasse, couvert de blessures, lèche leurs plaies

et pousse des gémissemens ; je me sens défaillir. George, terrifié lui-même, peut à peine me guider vers un grand fauteuil de tapisserie qui se trouve près du lit ; j'entends pousser un soupir douloureux ; je recule en frémissant ; j'aperçois derrière le lit quelque chose étendu par terre que je ne distingue pas. George prend la lampe et relève un malheureux enfant de six à sept ans ; il est pâle comme la mort ; ses yeux sont gros de larmes ; il se jette à nos genoux, les embrasse ; il nous prie de ne point le tuer comme on a tué son père et sa pauvre maman. — Quels sont les monstres, lui dis-je, qui ont pu commettre de semblables forfaits ? — Des méchans (reprit-il en sanglottant) qui avoient de grosses moustaches, des bonnets rouges et de grands sabres ; ils sont entrés chez nous ce soir, ont bien fait souffrir

papa, lui ont coupé la tête, et après avoir tourmenté maman, qui crioit: tuez-moi, tuez-moi plutôt, ils lui ont fendu le ventre ; ils ont bu et mangé toutes nos provisions, ont brisé nos meubles, volé l'argent, le linge ; ils ont blessé ce pauvre Aza et se sont retirés ivres et riant aux éclats. — Et comment avez-vous échappé à leur furie, malheureux enfant ? — Oh ! ils m'ont tant fait peur, ces méchans hommes, que je me suis fourré sous le lit tout de suite : je pleurois bien fort pendant qu'ils tuoient papa et maman ; mais ils crioient tant, qu'ils ne m'ont pas entendu. Aza, le pauvre Aza leur mordoit les jambes.... Voyez comme ils l'ont arrangé ! et Aza se traînant avec effort, vint lêcher les pieds de l'orphelin, et expira après cette dernière preuve de fidélité. Le petit garçon se

précipitoit sur les corps de ses infortunés parens, les appeloit en poussant les cris les plus déchirans; j'étois navrée de ce spectacle. Nous ne sommes pas bien ici, me dit mon guide; les scélérats ne sont peut-être pas loin; ils peuvent se raviser, sortons d'ici: mon petit ami, connois-tu quelque habitation, quelque voisin honnête qui voulût nous recevoir? Oh! oui, reprit l'enfant, mon parain d'Estignac, qui m'aime bien, chez qui je vais goûter tous les jours.... O mon parain! comme il va pleurer! Allons-y, je sais bien le chemin; mais amenons maman avec nous. Ah! amenons papa et maman, par grâce. — Nous lui dîmes que cela étoit impossible: alors ce jeune infortuné ne vouloit plus nous suivre; il embrassoit sa mère. Les méchans, disoit-il, reviendront les emporter; eh bien! qu'ils

m'emportent avec eux! Nous lui promîmes de venir les chercher avec son parain. Après quelques difficultés, il consentit à nous suivre. Je ramassai un petit crucifix de cuivre doré, auquel étoit attaché un ruban noir; et cédant à un mouvement d'enthousiasme, je le passai à mon cou : le malheur l'avoit doublement sanctifié! Nous sortîmes de cette maison, tenant par la main l'innocent qui nous guidoit. A une centaine de pas, nous entendîmes la marche d'un grand nombre d'hommes qui venoient du côté opposé à la route que nous suivions; ils portoient de grosses torches qui éclairoient au loin dans la campagne ; ils chantoient un refrein trop connu! L'enfant poussa un cri, et nous dit qu'il reconnoissoit les tueurs : nous nous mîmes à courir de toutes nos forces, et lorsque nous fûmes assez

éloignés pour ne plus les craindre, nous nous retournâmes, et nous vîmes les flammes dévorer la petite maison. — Pauvre enfant, dis-je, en pressant sur mon cœur le jeune Vendéen, Dieu a veillé sur toi; il a guidé nos pas dans le dessein de t'arracher à une mort certaine; n'oublie jamais sa bonté bienfaisante. — O mon Dieu! disoit-il en pleurant amèrement, ils ont brûlé papa et maman, ô mon Dieu! prenez pitié du pauvre petit Simphorien! Ces cris m'arrachoient l'âme! Le jour commençoit à paroître, lorsque l'orphelin découvrit la ferme de son parain; il fit un saut de joie, et oublia un instant sa douleur; mais lorsqu'il eut frappé à la porte, qu'il eut aperçu son parain, il fondit en larmes en se précipitant dans ses bras. M. d'Estignac étoit un grand homme, d'environ soixante ans, porteur d'une

figure respectable et d'un cœur excellent. Jadis, il avoit été militaire : peu riche, il s'étoit retiré dans son bien, qu'il faisoit valoir, et qui avoit prospéré dans ses mains : il étoit veuf, et avoit un fils qui servoit dans l'armée républicaine. Etranger à tous les partis, il gémissoit sur les malheurs publics, faisoit également du bien à tous, avoit été jusque-là respecté des uns et des autres, et conservoit l'estime générale. Il parut surpris de voir si matin son filleul avec deux inconnus : notre aspect ne pouvoit prévenir en notre faveur ; nous étions pâles, souillés de sang et de boue ; le petit Vendéen crioit, en se pendant après lui, papa et maman sont morts ! O mon bon parain, prenez Simphorien, il n'a plus que vous !!! Les cris de cet innocent nous empêchoient de nous expliquer. M. d'Estignac nous

fit entrer chez lui, et alors nous lui donnâmes des détails qui lui causèrent la plus vive douleur. Messieurs, nous dit-il, cette maison m'appartenoit ; j'en avois fait présent aux parens de mon filleul ; le ciel est témoin que ce n'est pas elle que je regrette! mais j'aimois ces braves gens; je les avois vu naître.... Forcés d'abandonner Fontenay-le-Peuple, où ils étoient persécutés, je les avois recueillis ; ils avoient été riches, mais la révolution ! !... Depuis long-temps je les pressois de venir habiter avec moi : cette ferme-ci est plus sûre qu'une petite maison éloignée de tout secours. La crainte de m'être à charge les avoit retenus jusqu'alors; enfin je les avois décidés, et cette semaine ils devoient se réunir à moi..... O funeste retard! innocent orphelin! ô mes pauvres amis,

quelle fin terrible ! ! ! M. d'Estignac laissa couler des pleurs.... Il nous demanda ensuite comment il pouvoit nous servir. Je ne crus pas devoir me déguiser aux yeux de cet honnête homme ; je lui confiai ma situation ; il en parut extrêmement touché, et nous engagea à rester chez lui tant que cela nous conviendroit, et de nous y regarder comme dans notre propre maison. — Combien je fus sensible à ce procédé ! Dans l'excès de ma joie, je fus prête à me jeter à ses pieds ; il me retint et me reprocha d'attacher autant d'importance à un léger service, qui ne pouvoit jamais égaler celui que j'avois rendu à son filleul. La maison de M. d'Estignac étoit pour moi l'asile le plus précieux ; j'étois dans un état à ne pouvoir plus faire un pas ; si j'eusse été forcée de continuer ma route,

j'aurois sans doute expiré sous un arbre ou dans le premier fossé ; j'avois fait mon dernier effort en fuyant les bonnets rouges avec le petit Simphorien : d'ailleurs, la campagne étant couverte d'ennemis, j'eusse été massacrée infailliblement avec mon fidèle George : je me trouvai donc fort heureuse d'accepter l'offre amicale du parain de mon aimable petit Vendéen. Je ne ferai point le détail de la vie que j'ai menée pendant quinze jours ou trois semaines dans cette maison ; c'étoit celle des patriarches ; la prière, la lecture et la promenade occupoient tous nos momens. Mon sexe n'étoit connu que de notre hôte ; mais mon secret eût-il été divulgué dans la ferme, unis tous par les mêmes opinions et les mêmes principes, je n'aurois été trahie par personne : je le répète, on prêchoit l'égalité dans

toute la France, et elle n'existoit réellement que dans la Vendée. Le besoin que l'on avoit les uns des autres, rapprochoit les distances; le seigneur, trouvant dans ses anciens vassaux l'amitié, les secours et le dévoûment, oublioit son antique fierté, et ne voyoit plus en eux que des amis fidèles. Je ne crois déplaire à personne en exprimant ici toute ma reconnoissance pour les bons habitans des campagnes de la Vendée et de la Bretagne; que de services nobles et délicats j'en ai reçus! quel fonds inépuisable de sensibilité! quelle généreuse manière d'exercer l'hospitalité! Avec la justice et la clémence, on les eût soumis sans effort; mais on se faisoit un plaisir barbare de les exciter à la vengeance par les actes les plus féroces. Les Vendéens sont bons pères, bons époux; ils tiennent à

leurs pénates; ils chérissent le foyer paternel; eh bien! pour les ramener à la mère patrie, quels moyens affreux employoit-on? on étouffoit les enfans au berceau; on massacroit les vieillards; on déshonoroit l'épouse et la jeune vierge, que l'on égorgeoit ensuite; enfin on incendioit le toit hospitalier sous lequel fleurissoient depuis des siècles, les vertus simples et franches. En isolant ainsi l'homme de ses plus chères affections, en le privant de tout, n'étoit-ce pas vouloir en faire une bête féroce? doit-on s'étonner que, ne tenant plus à rien dans la nature, il ait pu s'abandonner au désespoir, à la rage? que trop convaincu que toute voie de bonheur lui étoit à jamais fermée, il ait médité les plus horribles représailles? Que l'on ait donc la justice d'avouer que le Vendéen ne devint

féroce, que lorsqu'il y fut porté par des actes d'une barbarie sans exemple, et lorsqu'en lui présentant sans cesse la mort, ou ses caractères sanglans, on eut fermé dans son cœur toute voie à l'espérance. O Bourniseaux, avec quel plaisir j'ai lu ton ouvrage! de douces larmes ont coulé sur ces pages où tu décris si bien les mœurs antiques et pures de ce bon peuple..... Puisse le gouvernement donner son adhésion aux projets que tu présentes pour la restauration de ces malheureuses provinces! puissent ces bons habitans retrouver à jamais le bonheur, l'aisance et la paix! puissent-ils enfin haïr la guerre civile autant que je la hais, et conserver longtemps le héros qui l'a détruite par des moyens aussi sages!!! — M. d'Estignac gémissoit d'être privé de voir son fils, qui servoit la république,

comme je l'ai dit plus haut, en qualité de capitaine d'hussards ; mais il ne vouloit pas l'exposer au milieu des Vendéens qui lui en vouloient, et qui auroient pu lui faire un mauvais parti. M. d'Estignac ne s'étoit pas cru le droit de contraindre les opinions de son fils; il lui avoit laissé suivre le penchant que la première éducation avoit fait naître en lui. O comble de la folie ! sous une monarchie, on élevoit les jeunes-gens en républicains ; on gravoit dans leurs têtes les actions civiques des Grecs et des Romains ; Brutus, Scévola, Caïus-Gracchus, etc., voilà quels étoient leurs modèles. Au sortir du collége, on leur chantoit la palinodie. Nécessairement le premier cri de liberté devoit rappeler leurs premières impressions, les transporter de nouveau à Rome et à Athènes, dont ils se sont bien

bien gardés d'oublier les proscriptions, etc. La naissance de la révolution ne doit étonner personne; elle couvoit depuis trop long-temps; sa rapidité tient au caractère national; ses admirables résultats peuvent seuls exciter la surprise. La France fut si près de sa ruine, que sa position actuelle et le rôle imposant qu'elle joue en Europe, sont une chose extraordinaire; un seul homme a fait ce miracle!.... L'histoire de France ressemble assez à un conte de fées; l'enchanteur qui, d'un coup de baguette, a dissipé les mauvais génies, mérite bien la reconnoissance du pays qu'il a purifié des brouillards qui menaçoient de le rendre tout-à-fait invisible, et tout esprit de parti doit s'évanouir devant de pareils services. M. d'Estignac recevoit souvent des nouvelles de son fils, par des occa-

sions; car la poste auroit compromis l'un et l'autre. On ne se faisoit point scrupule d'ouvrir les lettres, et c'est par cette manœuvre coupable qu'on découvroit les secrets des familles : les lettres du jeune républicain annonçoient l'amour pur et désintéressé de la patrie; il peignoit l'horreur que lui inspiroient les violences des deux partis; il trembloit pour les jours de son père, le conjuroit d'abandonner le théâtre de la guerre, et de se réfugier à Nantes : dans sa dernière missive, il lui envoyoit trois passe ports, un pour lui, et les deux autres pour les deux personnes qu'il choisiroit pour l'accompagner; les noms et les signatures étoient en blanc : mais le vieillard étoit décidé à ne point sortir de chez lui. — Mon fils s'abuse, disoit-il; j'ai trop tardé à quitter ces lieux;

je deviendrois suspect à Nantes, et mes bons Vendéens me maudiroient; je leur suis attaché, et si je dois périr, ce sera au milieu d'eux; je leur ai toujours prêché la paix et l'union; j'ai souvent calmé leur désespoir et ralenti leur fureur; je veux remplir jusqu'à la fin cette douce et noble tâche. — Ces passeports me donnèrent une idée qu'approuva mon vertueux hôte. Je remplis les blancs des noms de Gérard et de Célestin, domestiques de M. d'Estignac, capitaine d'hussards; j'espérois que si George et moi tombions entre les mains des républicains, ces papiers deviendroient notre sauvegarde; je me décidai à continuer mon voyage, étant parfaitement remise de toutes mes fatigues; mon hôte fit tout au monde pour me retenir: malgré la douceur que je trouvois à

vivre près de lui, je persistai dans mon dessein : George partageoit mon impatience; il sentoit quelles seroient les inquiétudes de sa mère, si, par des retards inutiles, il prolongeoit son absence; j'avois trop d'obligation à la bonne Amarante, pour ne pas lui épargner le tourment de l'incertitude. M. d'Estignac me remit à tout hasard une lettre de recommandation pour son fils; elle pouvoit coïncider avec les deux passe-ports; cette précaution étoit nécessaire, et je me réservois de l'en instruire moi-même si j'avois besoin de recourir à lui. Je ne décrirai point les adieux touchans du petit Simphorien, et de son vénérable bienfaiteur; je m'enfuis de leurs bras, cherchant à échapper à ma propre sensibilité, et j'eus besoin du souvenir de mon Alphonse et du comte de Mérignac, pour fortifier

mon cœur contre les regrets que j'éprouvois en m'éloignant d'eux. Aucun événement ne suspendit notre marche ce jour-là : le lendemain, n'étant plus qu'à une petite distance du camp de M. de Charrette, et la nuit couvrant déjà de ses ombres toute la nature, nous entendîmes marcher assez près de nous, et crier : Qui vive? Ne sachant si c'étoit amis ou ennemis, fort embarrassés sur la réponse qu'il falloit faire, nous prîmes le parti de nous cacher dans les genets : une heure s'étant écoulée, et n'entendant plus rien, nous en sortîmes. A peine eûmes-nous fait deux pas, que plusieurs coups de fusil partirent à nos oreilles ; une balle perça mon chapeau ; George, résolu de vendre cher sa vie, riposte par deux coups : pendant qu'il recharge son arme, je tire avec mes pistolets ;

on ripostoit toujours; mais le combat se termina de la manière la plus singulière : l'obscurité empêchoit de part et d'autre de diriger juste; George et moi combattions à reculons, quand tout à coup la terre s'enfonce sous nos pieds, et nous roulons dans un trou très-profond : nous fûmes d'abord étourdis par la chute, quoique nous ne nous fussions fait aucun mal; George éclata de rire; je ne pus m'empêcher de l'imiter. Parbleu, me dit-il, on ne peut échapper à ses ennemis plus comiquement; ils vont nous croire sorciers. — Fort bien, repris-je, pourvu que le même hasard ne les enterre pas avec nous. — Nous écoutâmes long-temps, et tout resta plongé dans le silence. Persuadés qu'ils étoient éloignés, nous essayâmes de sortir de ce lieu; mais impossible:

ce trou étoit trop perpendiculaire; sa profondeur nous ôtoit tout espoir; il fallut attendre qu'un foible rayon de lumière vînt percer cet abîme, et nous indiquer les moyens d'en sortir. Nous tâtâmes autour de nous, et fûmes surpris de sentir, dans un espace de douze pieds au-moins, vingt coffres cerclés de fer, et fermés par de forts cadenas. Nous formions mille conjectures sur ce qu'ils pouvoient renfermer; le jour parut et permit de distinguer les objets; la fuite me sembla impossible; nous étions à quinze pieds au-dessous du sol; bientôt nous entendîmes le son bruyant de plusieurs voix, et nous aperçûmes un grand nombre de fusils braqués sur nos têtes; nous restâmes immobiles à l'aspect de ce nouveau péril; de notre poste, nous ne pouvions savoir quels

étoient nos ennemis. Une personne nous cria : — Au nom du roi, qui êtes-vous ? A cet appel bien connu, nous répondîmes : Amis et Vendéens pour la vie. — A ces mots, on se mit à rire ; on nous descendit à l'instant une échelle de corde qui nous servit à remonter ; parvenus en haut, nous nous trouvâmes entourés d'une troupe de royalistes, commandés par le comte de B* et sa charmante épouse, qui le suivoit dans toutes ses expéditions, et s'étoit déjà signalée dans plusieurs circonstances. George fut reconnu par un homme de son canton, qui l'embrassa de tout son cœur, et se chargea d'en avoir soin. Je découvris mon sexe à la comtesse de B*, et lui témoignai le désir d'être présentée à M. de Charrette. Cette dame me dit que nous n'étions pas à un quart de lieue de Bel*, où il faisoit

sa résidence ordinaire; elle prit ensuite mon bras, celui de son mari, et malgré l'envie qu'elle avoit de connoître l'événement qui me conduisoit dans la Vendée, elle eut la délicatesse de ne me faire aucune question pendant le chemin. J'oublie de dire que les soldats royalistes avoient recouvert de broussailles l'entrée de notre souterrain. Madame de B* m'apprit que les bois de la Vendée en renfermoient un grand nombre qui servoient de magasins d'armes, de munitions, et souvent d'asile aux fuyards lorsqu'ils essuyoient quelqu'échec qui les mettoit en déroute. Cette dame ajouta aussi que c'étoit sa troupe qui nous avoit harcelé la nuit. — Votre disparution ne nous étonna point, me dit-elle en riant, nous pensâmes bien que vous étiez tombés au milieu de

notre arsenal, et sa profondeur nous répondant de vous, M. de B* remit au lendemain le soin de vous interroger. — Dès que nous fûmes arrivés au quartier-général, madame de B* m'entraîna dans son appartement, et exigea que je changeasse de costume; elle mit sa garderobe à contribution, et je choisis un habit de cheval pareil à celui qu'elle portoit. Cette aimable Vendéenne avoit vingt-deux ans, une figure charmante, et une tournure de déesse; elle unissoit à l'esprit naturel, à beaucoup de bon sens, une éducation utile et brillante. L'opinion avoit un peu exalté sa tête, et donné à ses idées un tour chevaleresque; mais cet enthousiasme, bien loin de l'exciter aux excès du fanatisme, la portoit au contraire à tout ce que la vertu a de plus héroïque; elle possé-

doit la douceur d'un sexe, le courage et l'énergie de l'autre. Madame de B* aimoit son frère, adoroit son époux, et se faisoit une gloire de partager tous leurs périls; enfin elle avoit su se concilier l'admiration, le respect et l'amour de tous les Vendéens : si cette héroïne a combattu contre les républicains, elle n'en a pas moins dérobé une foule à la mort; c'est une vérité connue dans le pays. Elle étoit toujours vêtue d'une amazone de casimir blanc, à revers de velours noir, ceinture pareille, chapeau de même couleur, cocarde et plumes blanches; elle portoit dessous son habit un pantalon de peau de chèvre, et des bottes anglaises: personne ne manioit un cheval avec plus de grâce, et ne tiroit des armes d'une manière plus adroite. Je lui ouvris mon cœur sans réserve, et

dès cet instant elle devint ma véritable amie..... Pourquoi le ciel me présenta-t-il ce trésor, pour me l'arracher bientôt d'une façon aussi terrible?..... Mérignac et mon frère n'étoient point dans l'armée; quoique dans le fond de mon âme j'eusse peu conservé d'espérance, cette affreuse certitude ne me fut pas moins douloureuse, et je restai convaincue qu'ils avoient péri..... Madame de B*, après m'avoir parée de ses belles mains, m'introduisit dans l'appartement du général Charrette, qu'elle avoit déjà prévenu. La plus brillante jeunesse l'entouroit, et je fus un moment interdite à l'aspect de tant de monde; mais l'accueil distingué que me fit le général, me remit bientôt : sa personne et ses qualités m'inspirèrent dès lors le plus tendre attachement : à cette époque,

il avoit à peu près trente ans; sa figure, sans être belle, étoit agréable et noble; son organe étoit doux; sa taille bien prise et svelte, et ses manières des plus gracieuses : il paroissoit chéri de tous ceux qu'il commandoit; il avoit plus de moyens que Stofflet, qui avoit eu le bonheur de puiser des ressources dans le génie, et les talens du fameux M. de Be*****. M. de Charrette étoit d'une excellente famille de la Bretagne; il étoit né à Couffé, département de la Loire-Inférieure; avant la révolution, il étoit officier de marine. Il me fit asseoir à ses côtés, et recommencer l'histoire de mes malheurs; il se rappela fort bien le comte de Mérignac, quoiqu'il se fût écoulé bien du temps depuis la mission dont il avoit été chargé au nom de la noblesse de Bretagne. — Peut-être, me

dit le général, s'est-il réfugié au milieu des Chouans, dont le parti s'est grossi des débris de la fameuse déroute du Mans; on assure que cette nouvelle armée fait des progrès considérables; mais je n'ai aucuns renseignemens positifs sur elle, les communications étant impossibles. — J'embrassai encore cette lueur d'espérance, et je formai dans le fond de mon cœur le projet de pénétrer un jour au centre de l'armée des Chouans; elle étoit dispersée sur tant de points, que je frémissois à l'idée des difficultés qu'il me faudroit vaincre, d'autant plus que les officiers et les chefs de Chouans avoient tous changé leurs vrais noms contre des noms de guerre, afin d'épargner des persécutions à ceux de leurs familles qui étoient restés dans les villes de la domination républicaine. Je m'in-

formai aussi de madame de Mérignac, qui, selon ce que son fils m'avoit dit, devoit résider dans le canton où j'étois; j'appris, avec la plus vive émotion, que cette dame, convaincue de la mort de son fils, avoit profité d'une occasion et étoit partie pour l'Angleterre; je m'étois flattée de trouver un appui dans la mère de mon amant; en me rapprochant de cette dame, j'aurois cru n'avoir qu'un pas à faire pour arriver à Mérignac. Une heureuse nouvelle suspendit mes regrets, ce fut la mort de Roberspierre; le tyran n'existoit plus. Ah! sans doute le ciel nébuleux de la France alloit s'éclaircir: Carrier, l'odieux et féroce Carrier n'étoit plus à Nantes: je rendis grâce au ciel, et le 9 thermidor me parut un fortuné présage; mais je lisois mal dans l'avenir; il falloit encore quatre années de souffrances,

et le 18 brumaire étoit l'époque fixée pour réunir tous les esprits.

Je ne quittois plus l'aimable madame de B*; mon amitié pour elle étoit poussée jusqu'à l'enthousiasme. Le château de Bel*** étoit agréable et commode; s'il avoit été possible de se faire illusion, d'oublier les plus chères affections de son cœur, *le temps y auroit volé rapidement avec des ailes de soie*, etc.; mais vivre sans cesse au milieu des combats; entendre sans cesse des cris de guerre; voir tous les jours disparoître du nombre des vivans, les Français les plus vertueux, peut-on s'étourdir sur de tels malheurs? L'état-major de M. de Charrette étoit bien composé: nul mieux que lui ne savoit discerner le mérite; parmi ses officiers les plus distingués, il en fut un qu'il m'est impossible de jamais effa-

cer de ma mémoire. Quoique jeune, M. de Béjar* me tint lieu de père tout le temps que je demeurai dans la basse Vendée; sa société étoit une de mes plus douces consolations, et ses conseils m'ont servi de guide au milieu d'une foule de jeunes-gens, dont quelques-uns prétendoient à ma main ou à mon cœur; une âme de fer, une tête froide, autant d'esprit que de bon sens, de la finesse et de grands moyens, voilà quel étoit Béjar*. Depuis huit années, j'ignore son sort; mais s'il a péri pour le reste des hommes, son souvenir au moins ne mourra point dans mon cœur.

Les Vendéens ayant formé le projet d'attaquer le camp de la R*, à deux ou trois lieues de N*, et qui se trouvoit justement commandé par le général J*, le même auquel la ci-

toyenne Morel m'avoit confiée ; les Vendéens, dis-je, envoyèrent dès espions pour s'assurer de l'état de ce camp. Voici d'abord une anecdote qui amusa les deux partis : Le camp de la R* étoit assis sur un sol plat et marécageux ; on n'avoit pas pu choisir une position plus détestable : à droite, en face de N*, le général J* avoit fait placer des chevaux de frise pour empêcher la cavalerie vendéenne d'approcher. Ce côté, par une négligence sans égale, étoit à peine gardé ; il y avoit, presqu'au milieu du camp, une grande et belle maison où logeoit J* et son état-major ; on prétendoit que le complet du camp montoit à 3,600 hommes ; de fait, il n'y en avoit pas 15 à 1,800 en état de porter les armes. On avoit formé un bataillon des recrues du Berry ; ces pauvres Bérichons, qui ne connoissoient pas

seulement la différence d'un chien de fusil à un chien de chasse, n'étoient employés qu'à travailler aux retranchemens. Cependant la pénurie d'hommes força le général J* à en occuper pour le service militaire. Trois jours avant la prise de la R*, on en avoit mis quelques-uns en sentinelle; le mot d'ordre étoit le n°. 7; il étoit minuit, et tout reposoit, hors les gardes : un Bérichon entend rôder autour des chevaux de frise (c'étoit un de nos espions) il crie qui vive une fois, deux fois, et la troisième l'humanité l'empêche de tirer son coup de fusil. Ce pauvre garçon n'étoit jamais sorti de derrière ses moutons; il ne conçoit pas qu'on puisse tuer un homme, parce qu'il ne sait pas le mot d'ordre; il crie dans son patois: Camarade, répond l'nimero 7, et j'te lairons passer. — Une senti-

nelle voisine entend ces paroles, et tire son coup en l'air pour avertir que le mot d'ordre est connu; d'autres coups lui répondent; on bat la générale, l'alerte est dans tout le camp, chacun se précipite hors des tentes, on court aux armes, on croit déjà les rebelles maîtres de tous les postes; on remonte à la source, l'inepte du bon Bérichon se découvre : le général J* est furieux; il faut donner un nouveau mot d'ordre et se tenir toute la nuit sur ses gardes, dans la crainte que l'ennemi ne profite du mouvement de terreur qui a troublé les esprits. Si M. de Charette avoit eu toutes ses troupes réunies, il n'eût pas laissé échapper cette circonstance favorable; mais s'il recula ce fut pour mieux assurer sa conquête. Le lendemain il apprit par ses espions que J* devoit l'attaquer dans trois jours sur

huit colonnes; que pour s'y préparer, il avoit donné l'ordre à ses soldats de démonter tous les fusils pour les nétoyer, et de desseller les chevaux, de les laisser paître autour du camp, pour qu'ils fussent plus dispos au moment de la bataille. J* avoit envoyé deux bataillons frais à M*, et avoit reçu le matin même, en échange, deux autres bataillons, si harrassés et si las, qu'ils n'avoient eu, en arrivant, que la force nécessaire pour se camper sous la toile. Enfin, pour allêcher encore mieux les Vendéens, trois charrettes, chargées d'armes et de munitions, avoient été envoyées de N* au camp, avec 400,000 liv. pour payer les troupes dont les prêts étoient arriérés. Charrette trouva la circonstance excellente, et ne la manqua pas. Le général J* comptant attaquer les Vendéens le surlende-

main, ne les voyant faire aucune tentative pour inquiéter ses dispositions, eut l'imprudence d'abandonner son poste pour aller dîner à N*; mais, au milieu du repas, un courrier, couvert de sueur et de poussière, vint lui annoncer que les rebelles avoient pénétré dans le camp, et que les républicains étoient en pleine déroute. J* frémissant de rage et de désespoir, s'élance sur son cheval, sort de N* au grand galop, rencontre une partie de sa troupe qui refluoit vers la ville, la rallie et se précipite au milieu de ses ennemis. Le camp avoit été surpris; deux cents Vendéens, déguisés sous l'habit national, avoient trompé et égorgé les avant-postes : à peine battit-on un temps de générale; les fusils démontés, les chevaux épars çà et là, les deux bataillons de M* incapables de se battre

ni même de se sauver, l'absence momentanée du général, tout enfin contribua à la prise de la R*. Je savois que J* commandoit ce camp; l'espoir de lui être utile, s'il devenoit prisonnier, le désir de ne point quitter ma belle amie, la comtesse de B*, me déterminèrent à suivre l'expédition. Le dirai-je! la mort me sembloit un bien; j'avois perdu mon frère et Mérignac, et j'éprouvois quelque plaisir à l'idée que le trépas pouvoit me réunir à eux dans un meilleur monde. Lorsque les faux volontaires nous eurent frayé la route, notre armée se répandit dans le camp; tout fuyoit autour de nous; aucun obstacle ne se présentoit; mais lorsque le général J* accourut avec le peu de soldats qu'il avoit réunis, la mêlée s'engagea et devint sanglante; je vis cet homme combattre avec un

courage héroïque ; cerné de toutes parts, abandonné des siens, excédé de fatigue, la tête nue, son bras ne pouvant plus soulever son sabre, il alloit succomber ; je résolus de le sauver : j'implorai le secours de madame de B* ; elle partagea mon juste désir : nous rassemblons un bon nombre de femmes guerrières ; nous fendons la foule qui se presse autour de J* ; nous l'entourons ; je lui crie aussitôt : — Reconnoissez l'infortunée Stéphanie de Tress... ; elle vient sauver vos jours, comme vous voulûtes sauver les siens. — Il reste immobile de surprise ; nous ne lui donnons point le temps de se reconnoître ; nous l'entraînons loin du champ de bataille ; je le fais monter sur son cheval ; nous protégeons sa marche ; nous lui montrons une route de traverse qui conduit à N*,

et

et il disparoît à toute bride. La confusion étoit si grande, que personne ne s'aperçut de cette action, qui eût été blâmée généralement : ravir au parti un prisonnier de cette importance, c'étoit s'exposer au plus grand danger, et pourtant mon cœur ne ressentit jamais une plus vive satisfaction : hélas ! elle alloit être troublée par l'événement le plus cruel et le moins prévu. Dès que nous fûmes rentrées dans le camp, madame de B* aperçut son époux aux prises avec un peloton républicain ; cette tendre amie s'élance vers lui pour le secourir : ô comble de l'horreur ! un officier vole au-devant d'elle, et lui fait sauter la cervelle d'un coup de pistolet !.... Je jette un cri de désespoir, et reçois dans mes bras le cadavre de ma meilleure amie..... Le même tigre fond sur moi pour m'im-

moler, et mes yeux se fixent avec horreur sur le barbare Sarlat!.... A l'instant où, me saisissant par les cheveux, il s'apprête à faire tomber ma tête d'un coup de sabre, il reçoit la mort du comte de B*, qui venge celle de son épouse quand mon âme alloit se réunir à la sienne. Tandis que je reste évanouie sur la place, le comte de B* n'écoutant que sa fureur, oubliant tout l'univers pour se livrer à la vengeance, fait mettre le feu au quartier-général, aux tentes, renverse tous les ouvrages, pille le camp, l'évacue ensuite, et rejoint M. de Charrette, qui se retire ensuite sur ses terres, après une expédition qui lui avoit coûté fort peu d'hommes, et lui avoit beaucoup rapporté. Il étoit déjà nuit lorsque je repris mes sens; l'incendie seul éclairoit ce triste spectacle; je parcourus

ce lieu de carnage; j'erre sur des corps morts; le silence du trépas règne autour de moi.... O douleur! les Vendéens ont disparu ; je suis abandonnée de la nature entière. Seule, que puis-je devenir? que puis-je oser? mon fidèle George n'est plus là pour guider mes pas et veiller sur ma sûreté! Cruel de B*, avez-vous pu délaisser ainsi l'amie de votre malheureuse épouse! Je marche à l'aventure; je veux me dérober de ce camp qui redouble mon agonie de douleur ; je ne connois point les chemins, et ma mauvaise fortune me pousse justement sur celui de N*. Bientôt j'entends marcher au loin ; effrayée, je me jette dans les genets..... plusieurs gendarmes en sortent au même instant, et se précipitent sur moi : je veux leur faire accroire que je fuis les Vendéens,

mais mon costume dépose contre moi ; ils veulent me faire marcher devant eux ; mes forces s'y refusent ; ils me lient sur un cheval, et se réunissant à la troupe que j'avois déjà rencontrée, ils me conduisent à N*, où, en arrivant, on me renferme dans une affreuse prison. J'y passai la nuit la plus cruelle, dans le délire d'une fièvre brûlante, entourée des ombres de ma famille, de Mérignac et de mon amie. Mais lorsque, deux jours après, on vint me chercher pour subir un interrogatoire, je sentis que les pertes affreuses que j'avois faites coup sur coup, me donneroient le courage d'affronter la mort qui sans doute m'étoit réservée, et que même elle seroit un bienfait du ciel. Escortée de sept ou huit gendarmes, il me fallut traverser un partie de la ville pour arriver au

département; une foule de peuple, mue par la curiosité, se pressoit sur mes pas; je n'entendis aucuns propos durs; l'intérêt étoit peint sur les visages; le peuple étoit las de voir verser du sang. Quelle fut ma joie et ma surprise, lorsque j'entrevis dans cette foule, et sous le costume d'un officier d'hussards, lorsque je reconnus mon bienfaiteur Delbien! O Dieu! que de grâces je te rendis! alors un rayon d'espérance se glissa dans mon âme: on a beau souhaiter la mort, on saisit toujours les moyens de l'éluder; je pense qu'il y a plus de courage à combattre l'infortune, qu'à chercher le trépas pour s'y soustraire; la crainte du déshonneur est la seule excuse que je connoisse au suicide; car *où il n'y a plus d'honneur, il ne doit plus y avoir de vie :* pour échapper à la honte, tout moyen est presque per-

mis ; mais l'infortune jointe à une conscience pure, doit avoir du courage. Delbien me fit un signe, et appela un de mes gendarmes; une minute après, celui-ci me rejoignit, et me prenant le bras, il me dit à voix basse : — Dites au tribunal que vous êtes prisonnière de Charrette, et réclamez-vous du citoyen Delbien, lieutenant du * régiment d'hussards ; surtout de la fermeté. — Je pressai le bras de l'honnête gendarme et ne répondis point. En entrant dans la grande salle du département, j'aperçus dans un coin mon protecteur qui cherchoit à se dérober aux regards des juges; mais le plaisir que me fit sa présence disparut devant celle du chevalier de Sardan ; oui, j'avois près de moi le déloyal Sardan, l'époux de mademoiselle de Saint-Maur ; il étoit vêtu de l'uniforme national ; il

ne paroissoit pas si brillant ni si gai que dans la haute Vendée, et je pensai que peut-être il avoit un peu rabattu des grandes espérances dont la fidèle Constance se targuoit d'une manière si affectée, dans la lettre qu'elle m'écrivoit à la ferme. A sa vue je ne fus pas maîtresse de mon émotion; je reculai de terreur; il vit l'effet qu'il me causoit; il mit son doigt sur sa bouche, comme pour m'assurer de son silence: ce signe me raffermit; sa présence m'avoit fait présager le renversement des projets de Delbien. — Ce n'étoit plus un comité révolutionnaire, c'étoit un comité de surveillance qui décidoit provisoirement de la liberté des citoyens; j'affirme qu'à l'exception de deux membres, il ne valoit pas mieux que celui qu'il remplaçoit. Je fus interrogée par un homme qui

montroit dans ses moindres expressions le désir qu'il avoit de me trouver coupable; il cherchoit à m'envelopper dans mes propres filets, à donner un double sens à mes paroles les plus simples; sa méchanceté trop visible, m'anima d'un nouveau courage, et plutôt pour déjouer ses ruses que pour l'intérêt même de ma vie, je me défendis avec toute la finesse qu'il employoit pour me convaincre; je retorquai tous ses discours; il s'échauffa; je me servis légèrement de l'arme du ridicule pour le terrasser; enfin, lorsqu'oubliant son devoir, il osa se permettre des épithètes grossières, je lui fis sentir d'un air de dignité, que sa conduite n'étoit point celle d'un juge, et qu'il compromettoit l'honneur du tribunal par ses transports déplacés; ses collègues lui firent des reproches à voix

basse, et je me sus gré de ce triomphe. — J'avois aussi dressé ma défense. — Nièce de M. d'Estignac le père, j'avois été faite prisonnière par l'armée de Charrette pour se venger de ce que M. d'Estignac le fils étoit au service de le république; à la R*, j'avois profité de la confusion pour m'échapper. — On fit venir les gendarmes qui m'avoient arrêtée; ils déposèrent qu'effectivement je leur avois dit, au moment de mon arrestation, que je fuyois les Vendéens; mais que mon costume ne leur avoit pas permis de prendre confiance en mes paroles. Je me réclamai de M. d'Estignac, mon parent, capitaine d'hussards, et de M. Delbien, lieutenant dans le même corps. Le tribunal donna ordre d'aller chercher ces deux Messieurs. Je n'avois point perdu la lettre et les deux passe-ports

du parrain de Simphorien : je me baissai sous la table ronde, sous prétexte de ramasser mon mouchoir ; je tirai ces papiers que je portois toujours dans ma ceinture, et je les glissai derrière mon dos au gendarme dont j'ai parlé plus haut ; il en devina l'usage, car je ne pus même le regarder ; il s'éloigna, et je vis Delbien sortir de la salle avec précipitation. Deux heures s'écoulèrent sans voir venir personne ; le comité s'impatientoit et vouloit remettre l'affaire, ce qui eût prolongé mes inquiétudes, lorsqu'enfin je vis rentrer Delbien avec un officier, qu'à sa grande ressemblance avec son père, je reconnus être M. d'Estignac ; il s'avança vers moi avec un grand empressement, m'appela sa chère cousine, et témoigna la plus grande surprise de me voir prisonnière à N*. Il fit au comité

un petit discours très-civique et sentimental, et finit par me réclamer; Delbien se joignit à lui. Cette comédie nécessitée par les circonstances, réussit si bien, et les principes de mes cautions étoient si bien connus à N*, que je fus sans délai remise en liberté. Je remerciai mes juges, qui m'enjoignirent de quitter mes vêtemens royalistes. Après avoir salué profondément l'honorable assemblée, je sortis du département, donnant le bras à mes deux sauveurs. Ils me conduisirent dans une maison charmante, dont la maîtresse, madame Dillai, étoit une très-aimable femme. Je fus installée dans un petit appartement commode, où je trouvai dans les armoires tout ce qui étoit nécessaire à la toilette d'une femme; c'étoit encore un des soins de Delbien. Nous dînâmes chez mon hôtesse; en-

suite je racontai mes aventures depuis ma sortie de la maison incendiée; mais lorsque j'en vins au moment où m'étant précipitée dans la Loire pour me soustraire aux fureurs de Sarlat, j'en fus retirée si à propos par un inconnu, Delbien se leva, saisi d'un transport de joie inexprimable; il s'écria que c'étoit lui qui m'avoit sauvée; mais que jusqu'à présent, il avoit ignoré à qui il avoit rendu ce service. Je pressai dans mes bras ce généreux militaire, et je l'embrassai comme j'aurois embrassé mon Alphonse; de douces larmes couloient de mes yeux; je ne me croyois plus seule dans le monde, puisque j'avois retrouvé un ami si zélé et si sensible. M. d'Estignac eut part aussi aux marques de ma reconnoissance; j'en devois déjà beaucoup à son père; mais il venoit de me sauver la vie d'une

manière aussi noble que périlleuse pour lui. Je priai Delbien de m'expliquer par quel événement il avoit abandonné Mérignac et moi, dans le souterrain d'A*; Delbien, pressé de se justifier, commença ainsi :

RÉCIT DE DELBIEN.

« En sortant de la maison incendiée, je me rendis à la caserne, où notre chef de bataillon avoit déjà donné l'ordre de partir à l'instant pour aller en reconnoissance à trois ou quatre lieues de S*. Cet ordre fut pour moi un coup de foudre; je demandai la permission de m'absenter seulement une heure; mon intention étoit de prévenir M. Berthier, et de vous remettre à ses soins; mais mon chef, qui ne m'aimoit point, par une contrariété sans motif, me consigna jus-

qu'au moment du départ. J'écumois de rage ; je n'osois confier à personne votre lettre à M. Berthier ; une imprudence pouvoit vous conduire à l'échafaud : enfin, persuadé que cette sortie se borneroit, comme tant d'autres, à une absence de vingt-quatre heures, je résolus de prendre patience, me flattant que votre fuite ne seroit que retardée. Hélas ! je sentois avec amertume le dénûment et les inquiétudes dont vous seriez la proie. Je partis d'A* avec mon détachement, et par une fatalité qui me poursuivoit, notre course fut plus longue que je ne pensois ; nous eûmes une petite affaire à soutenir, qui retarda notre retour, et après avoir perdu quelques soldats, nous revînmes à A* au moment où cette ville étoit attaquée par les royalistes ; le feu dévoroit les faubourgs ; les ha-

bitans venoient de faire une sortie ; et la mêlée étoit affreuse : nous nous réunîmes à eux, et nous parvînmes, avec une peine infinie, à reprendre les postes qui nous avoient été enlevés. Aussitôt que les Vendéens furent dispersés, et le calme rétabli, je courus au souterrain, où je ne trouvai plus personne ; je le parcourus en tout sens ; je vis la porte qui donne sur la route du P* ouverte. N'écoutant que mon attachement pour vous et pour Mérignac ; ayant dans ma poche vos cinquante louis ; craignant que vous n'errassiez à l'aventure, sans argent, et n'emportassiez de ma probité une opinion humiliante, je résolus de parcourir les bords de la Loire ; je ne réfléchissois à rien, je n'avois qu'une seule idée, votre salut et celui de mon ami. A une lieue au-dessus de

V* je rencontrai un parti royaliste qui fusilloit une chaloupe bastinguée ; j'allois quitter les bords de la Loire, quand j'aperçus une femme luttant contre les flots : l'humanité, que dis-je ! un sentiment d'intérêt inexplicable me fait braver tous les dangers ; je dépose mes armes au pied d'un saule, et je me jette à la nage ; je vous rejoins, je parviens, après mille efforts, à vous déposer sur la rive vendéenne ; je repasse la Loire avec le même bonheur, et je reprends mes armes : convaincu qu'une plus longue course est inutile, je regagne A*, le désespoir dans l'âme. En arrivant à mon quartier, mon chef, satisfait de saisir cette circonstance, me condamna à un mois de cachot pour m'être éloigné quinze heures sans sa permission : depuis long-temps je désirois quitter mon

bataillon, où j'éprouvois, de cet homme, mille tracasseries; je préférois le service de la cavalerie. Dès que je fus libre, je me rendis chez le colonel du premier régiment d'hussards; je le priai en grâce de me recevoir; il me le promit, si j'avois l'assentiment du général divisionnaire C*. Je connoissois la bonté du général; il m'en avoit déjà donné quelques preuves; j'y courus sans délai; il m'accorda ma demande et même davantage, car je fus reçu le même jour au nombre des sous-officiers. Mon régiment partit quelques jours après pour la basse Vendée, où quelques actions d'éclat me valurent le grade de lieutenant. Mon corps, ayant besoin de se remonter, est venu depuis deux mois faire partie de la garnison de cette ville, où M. d'Estignac étoit arrivé la veille

avec un détachement. Les mêmes goûts, la même manière de sentir cimentèrent notre amitié, et je me félicite tous les jours d'avoir un si aimable camarade. N'ayant point de secrets pour lui, je l'ai souvent entretenu de vous et de Mérignac; souvent il a été témoin de mes vives inquiétudes sur votre sort : jugez de mon saisissement, lorsque ce matin je vous ai retrouvée environnée de gardes, et traînée comme une criminelle, au milieu d'un peuple nombreux; j'ai fait signe à un gendarme, dont je connoissois l'humanité, et je lui ai dit de vous engager à vous servir de mon nom. Je vous ai suivie à l'interrogatoire, et j'ai été étrangement surpris, lorsque vous vous êtes réclamée de d'Estignac, comme d'un proche parent. Muni des papiers que vous aviez glissés au gendarme, j'ai

été retrouver mon ami, je l'ai mis au fait, et il a reconnu les passe-ports qu'il avoit envoyés à son père : sa lettre ne lui annonçoit que deux Vendéens qu'il lui recommandoit, et tout cela se lioit si peu avec votre situation présente, que mon ami ne savoit sur quoi appuyer sa conduite : enfin il s'est décidé à soutenir ce que vous aviez avancé au comité, tel danger qu'il pût en résulter pour lui. Nous avons revolé vers vous ; le reste vous est connu ; nous avons eu le bonheur de vous arracher à une mort certaine, et si M. de Mérignac étoit ici, rien ne manqueroit à ma satisfaction. ».

Cette narration, faite avec simplicité et modestie, ne fit qu'ajouter à mes sentimens d'estime et de reconnoissance ; je ne savois comment lui exprimer, ainsi qu'à son digne ami, toute l'admiration que m'inspiroit

leur générosité. Madame Dillai, jeune veuve de vingt-six ans, aussi sensible que jolie, étoit dans l'enthousiasme : cette dame étoit fort riche et maîtresse d'elle-même ; les deux amis avoient d'abord logé dans sa maison par billets de logement ; mais quand le terme fut écoulé, et que par discrétion ils voulurent prendre un autre gîte, elle les retint et exigea qu'ils gardassent leur appartement tout le temps qu'ils seroient à N*. Je m'aperçus que Delbien ne lui étoit pas indifférent, et dans le fond de mon cœur je désirois que l'hymen assurât à mon bienfaiteur une aussi brillante conquête. Nous parlâmes beaucoup du père de M. d'Estignac, et nous ne tarissions pas sur ses vertus hospitalières ; mais le jour avoit passé comme l'éclair ; il étoit fort tard, et nous nous séparâmes pour goûter le repos,

que le nouveau bonheur que j'éprouvois (quoiqu'un peu mélangé) me promettoit. Le lendemain, après avoir déjeûné tête à tête avec mon aimable hôtesse, qui faisoit des vœux sincères pour que je me fixasse auprès d'elle, on vint me dire qu'un officier demandoit à me voir ; je ne concevois pas qui ce pouvoit être, lorsque je vis entrer le chevalier de Sardan. Madame Dillai se retira par discrétion ; je voulois la rappeler, mais il me supplia de l'écouter sans témoins. — Ma présence vous agite, mademoiselle, me dit-il après un silence ; je n'en suis point surpris ; elle peut vous rappeler des souvenirs affligeans ; si vous daignez, avec indulgence, examiner le principe de mes torts, vous me trouverez sans doute excusable, l'amour m'a fait faire une folie, mais je la paie bien

cher aujourd'hui. Je voyois la cause des Vendéens désespérée, mademoiselle de Saint-Maur craignoit le retour de votre frère, et des reproches peut-être mérités. Un officier républicain me fit des offres avantageuses au nom du représentant ***. L'amour, et quelques injustices que j'avois éprouvées de Stofflet, me décidèrent. Je partis pour Nantes; ensuite je vins dans cette ville; mais je fus lâchement trompé. Après avoir servi les projets du représentant*** et donné tous les renseignemens qui pouvoient déjouer les projets des royalistes, on ne me tint aucune des conditions sous lesquelles j'avois consenti d'abandonner mon parti; je fus obligé d'accepter une simple lieutenance dans un bataillon; je réclamai inutilement le bien de mon épouse, en mettant en avant mes services non

récompensés. Mon épouse se lança dans le grand monde, et finit par me négliger : elle faisoit une dépense, que le fâcheux état de ma fortune ne me permettoit pas de supporter ; je me vis écrasé de dettes, et dans l'impuissance de les payer ; sa conduite me devint suspecte ; j'éclatai en reproches : elle me quitta le lendemain d'une scène pour aller vivre publiquement avec le M* de N* dont les richesses la mettent à même de satisfaire sa passion pour le luxe ; j'avoue que je ne la regrettai pas ; sa conduite m'avoit entièrement détaché d'elle. Cependant, déshonoré par les écarts de mon épouse, qui prétend ne pas l'être, parce qu'elle ne s'est point mariée à la municipalité ; peu aimé de mes chefs, qui montrent une extrême défiance de mes principes ; regardé par mes camarades comme

un royaliste déguisé ; ma situation m'est devenue insupportable, et il n'est rien que je ne tente pour en changer. — Ici il s'arrêta pour attendre ma réponse ; je restai longtemps muette d'indignation ; l'impudence de cet homme passoit les bornes de mon imagination ; il me contoit ses bassesses et leur juste punition, avec une légèreté qui me rendoit stupéfaite Enfin je lui dis : Que le retrouvant malheureux, j'étois trop délicate pour lui faire des reproches ; que même je voulois éviter toute explication inutile ; mais qu'étant seul l'auteur de ses maux, et n'y voyant d'ailleurs aucun remède, je ne pouvois que lui conseiller de les prendre en patience, de poursuivre la carrière où il étoit entré, et de faire oublier aux républicains, par quelques actions d'éclat, qu'il avoit été jadis leur

leur ennemi. — Certes, reprit-il avec humeur, ce n'est point là mon intention ; je prétends me venger de leurs mépris et des fausses espérances dont ils m'ont bercé ; je veux retourner dans la Vendée, et c'est l'armée de Charrette que je choisis. Muni d'excellentes instructions, connoissant le fort et le foible de cette ville, je serai très-utile aux Vendéens ; je saurai les guider vers ces lieux et leur en applanir les obstacles. — Croyez-vous donc, répliquai-je à ce traître, que le général Charrette ignore votre première perfidie ? croyez-vous qu'il voudra se fier à un transfuge ? — Oui, mademoiselle, reprit-il, sans se déconcerter, si vous daignez me servir dans cette circonstance ; hier je vous ai sauvé la vie, en ne vous dévoilant point au comité : d'un mot j'aurois pu ren-

verser le roman que vous avez débité au comité, de concert avec les citoyens Delbien et d'Estignac ; vous m'avez au moins cette obligation : je ne doute pas que votre unique désir ne soit d'abandonner N*, où vous ne serez point à l'abri de nouvelles persécutions. J'offre, mademoiselle, de vous reconduire moi-même dans l'armée de Charrette; j'ai su, par un prisonnier, l'estime que ce général avoit pour vous ; je sais l'amitié qui vous unissoit à son meilleur ami, M. de Bej* : présenté par vous comme votre libérateur, je suis certain d'en être accueilli parfaitement; j'attends de votre générosité ce service signalé, et sans me prévaloir de celui que je vous rendis hier, je connois assez votre cœur sensible et noble pour y compter déjà. — Je vis donc clairement que cet homme ne

m'avoit gardé le secret, la veille au comité, que par intérêt pour lui-même. Dégagée de cette obligation envers un être que je méprisois, je ne réfléchis pas assez sur le danger que je pouvois courir en l'irritant; je lui répondis très-sèchement que mon intention n'étoit point de quitter N*, et que je renonçois à retourner dans la Vendée. Il employa les moyens les plus captieux pour me faire changer de résolution : mais me trouvant inébranlable, il me pria de lui donner au moins une lettre de recommandation pour Charrette, dans laquelle je l'annoncerois comme m'ayant sauvé la liberté et même la vie. Je le refusai encore très-positivement, l'assurant que je ne voulois me compromettre par aucun écrit, ni ravir à mes véritables libérateurs le prix de leur bonne action, en la

prêtant à un autre. — Alors, Sardan voyant que rien ne pouvoit me vaincre, prit un ton fort insolent, me dit qu'il me donnoit encore trois jours pour faire mes réflexions; que si elles étoient contraires à ses projets, il sauroit se venger de mes refus, et m'arracher des mains de mon prétendu cousin. Après ces mots, il sortit brusquement de mon appartement; je demeurai très-effrayée de ses menaces, et je pleurai sur ma fatale destinée, qui ne me laissoit jamais jouir d'un instant de repos; je n'ignorois pas que Sardan étoit capable de ce trait de noirceur, et que ce qu'il entreprenoit il le poursuivoit vivement, quoique s'en fatigant aussitôt qu'il avoit réussi. Qu'on est malheureux d'être en butte à de pareils caractères! Je courus à l'appartement de madame Dillai, dans lequel je trouvai Delbien

et d'Estignac ; je leur rendis compte de mon entretien avec Sardan ; ils tremblèrent pour ma tranquillité, et sentirent la nécessité de m'éloigner de N*. J'étois au désespoir d'être forcée à prendre ce parti. Madame Dillai me proposa de me rendre à R*, chez une de ses parentes, où je serois aussi bien que chez elle ; j'acceptai cette offre obligeante. Il fut donc convenu que je partirois le lendemain matin. — Nous allions nous mettre à table, lorsqu'un homme demanda à parler à M. d'Estignac, qui le reconnut pour un hussard de sa compagnie, qu'on avoit cru mort à une affaire qui avoit eu lieu un mois avant avec les Chouans : ce soldat lui raconta qu'il avoit été fait prisonnier avec vingt autres, et conduit dans la forêt de Lorges, où étoit le quartier-général des Chouans ; qu'ils avoient

été au moment d'être fusillés, mais que le général en chef Corm* s'y étoit opposé ouvertement, et les avoit renvoyés avec un passe-port à chacun d'eux, afin que leur marche ne fût point troublée par d'autres détachemens royalistes; qu'arrivé à N* il venoit retrouver son capitaine pour le faire rentrer dans sa compagnie. La générosité du général chouan surprit extrêmement ces messieurs, et nous fîmes cent questions au hussard, sur cette armée dont on disoit tous les jours tant de mal. Les réponses du militaire nous firent prendre une bonne idée de ce chef de Chouans, et nous jugeâmes, par sa conduite envers ses prisonniers, qu'il n'étoit point éloigné de la paix. Delbien voulut voir le passe-port royaliste; il portoit en titre: *Armée catholique et royale de Bretagne.* Ah! com-

ment décrire mes sensations et ma joie, lorsque je reconnus au bas la signature de mon cher Alphonse, le meilleur des amis, le plus chéri des frères? Il me sembloit que ma foible poitrine ne pouvoit plus soutenir les battemens de mon cœur, et qu'il cherchoit à se faire un passage; de grosses larmes tomboient sans efforts sur mes joues; obligé de me contraindre en présence d'un étranger, j'éprouvois une contraction de nerfs qui eût été dangereuse si elle eût duré plus long-temps; le plaisir quelquefois fait le même effet que la douleur. Le nom d'Alphonse éclaira mes amis. d'Estignac me fit signe de me contraindre; il donna sa bourse au hussard, et le renvoya pour se faire réintégrer snr le contrôle de sa compagnie. Libre de témoigner ma joie, je me jetai presqu'aux genoux de

mes amis ; je les conjurai de me procurer les moyens de rejoindre mon frère. Vainement ils voulurent me détourner d'un parti aussi dangereux ; je fus sourde à toutes leurs objections. Puisqu'il falloit fuir de N* je trouvois plus naturel de partager les hasards de mon frère : enfin il fut résolu que je me rendrois, par le courrier de la malle, jusqu'à **, petite ville peu distante de la forêt de Lorges : le reste devoit être l'ouvrage de ma prudence. Delbien me voyoit partir avec une humeur très-marquée ; il prétendoit que j'allois en insensée me précipiter dans un abîme de maux, et mener une vie mille fois plus vagabonde que dans la Vendée. Me voyant décidée, il voulut absolument me remettre les cinquante louis que je lui avois donnés dans le souterrain d'A*. Je ne peindrai point les regrets

de madame Dillai et de mes deux bienfaiteurs, lorsque je les quittai le lendemain ; leurs paroles et leurs figures exprimoient la tendre inquiétude qu'ils éprouvoient sur mon sort ; j'étois touchée de leur amitié, mais mon parti étoit bien pris ; j'eusse traversé un gouffre de feu pour arriver jusqu'à mon Alphonse ; je les embrassai donc avec le plus vif attendrissement, et je m'élançai dans la voiture. Lorsque je fus arrivée à la ville de ***, je me fis conduire dans une auberge où je fus deux jours à me reposer, et à digérer mon projet. Sans affectation, je pris de si bons renseignemens sur la position du quartier-général des Chouans, que je résolus de m'y rendre sans guide et sans me confier imprudemment à quelqu'un ; il y avoit tout au plus quatre lieues de distance : l'expé-

rience du danger, l'habitude de la fatigue m'avoient donné du courage et des forces; munie de ces soutiens, j'espérois parvenir au but de mes désirs. Je sortis donc un matin de mon auberge, annonçant que je ne reviendrois que le soir : j'étois vêtue de la manière la plus simple; je craignois d'être remarquée ; j'avois bien gravé dans ma tête les routes qu'il me falloit suivre, et les différens détours qu'il me falloit faire; j'eus assez de bonheur pour ne rencontrer que des voyageurs qui ne firent point attention à moi. Vers le soir, je fus étonnée de ne pas encore apercevoir la fameuse forêt de Lorge; je vis avec désespoir que je m'étois égarée, et que ma théorie géographique n'étoit pas aussi bonne que je l'avois pensé : j'errai long-temps dans des chemins qui ne paroissoient point

frayés. La nuit étoit close, et George, mon brave George n'étoit point là pour me consoler; accablée je me jetai au pied d'une haie qui bordoit un fossé profond dominé par une monticule chargée d'arbres épais; devant moi étoit un marais profond, dans lequel j'avois déjà manqué de m'enfoncer. Une soif brûlante me dévoroit; j'eusse donné de bon cœur les cinquante louis que j'avois sur moi pour un verre d'eau propre, celle du marais n'étoit pas buvable, et les croassemens des crapauds et grenouilles, qui faisoient un tapage infernal, n'invitoient pas à en approcher; ce tourment me faisoit oublier tout ce que la solitude où je me trouvois avoit d'effrayant : livrée à ce besoin cruel et au découragement, je poussois de profonds soupirs; quelques exclamations m'échappoient

malgré moi; des hommes qui parloient à demi-voix, me tirèrent de ma douleur léthargique et ranimèrent mes esprits; je me levai précipitamment, et sans réfléchir ni prévoir aucun danger, je m'écriai : Qui vive? — Chasseurs du roi, répondit-on; en même temps on s'avança vers moi, et plusieurs hommes me saisirent brusquement. — C'est une femme, dit un d'eux; un autre reprit : — Est-elle seule? n'est-ce point un piège? (Et m'adressant la parole :) Réponds, d'où viens-tu? que fais-tu ici? — Ah! messieurs, ayez confiance en mon honneur; je suis une infortunée, éprouvée par le malheur et la persécution; je me suis sauvée de N* il y a cinq jours, et depuis ce matin j'erre seule et à pied dans l'espoir de pénétrer au quartier-général de votre armée, où je compte rencontrer Al-

phonse de Tress..., qui doit être un de vos chefs. — Votre récit est assez vraisemblable, me dit un Chouan, avec plus de douceur; en effet l'officier dont vous vous réclamez est au château de Lorge, et même attaché à la personne du général Corm**; mais vous vous êtes éloignée de votre route; nous allons vous conduire au chef de ce canton, et si vous n'en avez point imposé, il vous fera conduire avec une escorte jusqu'au lieu qu'habite votre frère: je remerciai vivement ce militaire, et nous nous mîmes en marche; en débusquant le chemin tortueux où je m'étois engagée, j'aperçus une superbe ferme, que je conjecturai devoir être la résidence du chef du canton; mon escorte poussa quelques cris d'avertissement; d'autres y répondirent, et bientôt les portes nous furent ou-

vertes; les cours étoient pleines de tentes et de soldats, sans compter ceux qui veilloient au dehors pour la sûreté générale: on m'introduisit dans une grande salle où étoient réunis quelques militaires et les habitans de la ferme. Un homme de mon escorte alla parler au chef qui étoit à écrire ses dépêches dans sa chambre: tous les yeux étoient fixés sur moi; on s'empressoit de me questionner; la fermière, moins curieuse, s'occupoit à me faire rafraîchir avec un intérêt bien marqué: ce soin n'étoit pas inutile; je buvois et mangeois avec délices; je ne me doutois pas que j'étois si près du bonheur, que j'étois à deux pas.... Enfin le soldat Chouan rentra, suivi de son officier; je me levai vîte pour le saluer; mais je ne l'eus pas fixé, que je retombai sans forces sur ma chaise: on me prodi-

gua des secours, et quand je revins à moi, je me trouvai dans les bras de Mérignac. — Grand Dieu! m'écriai-je, en élevant au ciel mes yeux reconnoissans, ta bienfaisance efface en ce moment tous mes malheurs passés; j'ai retrouvé Mérignac et mon frère, achève ton ouvrage, ne me sépare plus de ces deux êtres chéris! — Mérignac étoit troublé par ses transports; il me considéroit avec extase; il sembloit douter de son bonheur et du mien; il étoit à mes pieds; il couvroit mes mains de baisers et de larmes; ses discours étoient sans suite; son agitation témoignoit assez que son amour n'avoit souffert aucune diminution. Ah! que j'étois heureuse! cher Mérignac, quel moment fortuné! pouvons-nous jamais l'oublier? Mon amant distribua sa bourse aux Chouans qui lui avoient

ramené sa Stéphanie ; il ordonna qu'on leur distribuât tout le vin qu'ils demanderoient; il vouloit qu'ils bussent à notre réunion. Ensuite il fit servir à souper dans la chambre même de la maîtresse de la ferme, où elle et son mari assistèrent; Mérignac ne vouloit pas que le soupçon pût planer sur ma tête, et mon cœur lui sut gré de cette délicatesse. Plus calmes après le repas, nous mîmes plus d'ordre dans nos discours, et je fis part à mon amant de tous les malheurs qui avoient troublé mon existence depuis l'époque où nous avions été séparés. Pendant cette longue narration, son visage éprouva les différentes sensations que j'avois ressenties moi-même à la réalité, et souvent des pleurs humectoient ses paupières. Je voulus à mon tour connoître ses aventures, et la manière dont il s'étoit

tiré des mains des républicains; il le fit en ces termes:

RÉCIT

DU COMTE DE MÉRIGNAC.

« Arraché de vos bras, blessé en me défendant, je fus entraîné sans pouvoir faire aucune résistance; un parti de Vendéens se jeta sur nous au moment où nous allions entrer dans un village; le combat s'engageant avec fureur, n'ayant ni armes ni forces pour m'en servir, affoibli par la perte de mon sang, mais conservant encore quelque présence d'esprit, je profitai de la confusion générale et me traînai comme je pus assez loin du champ de bataille; enfin succombant à la foiblesse que me causoient ma blessure et le jeûne rigou-

reux du souterrain, je tombai évanoui sur les bords d'un fossé. La fraîcheur de la terre avoit coagulé le sang sur ma plaie; le frisson de la fièvre me fit revenir à moi; mais je n'osai remuer, car j'aperçus à deux pas de moi quelques volontaires républicains qui, sans doute, rejoignoient leurs drapeaux; incapable de les fuir, je contrefis le mort; ils s'approchèrent de moi, me retournèrent en tout sens pour s'assurer de mon existence, et se mirent à me dépouiller : ma situation étoit horrible; ils me martyrisoient me croyant insensible; je ne puis vous exprimer tout ce que je souffris : la douleur me fit évanouir une seconde fois, et lorsque je repris mes sens (j'ignore combien d'heures après,) je me trouvai entièrement nu et couché au milieu d'un champ, où sans doute

ils m'avoient traîné ; j'avois pour surcroît de maux, une blessure profonde au cou; je présumai que les volontaires s'étant aperçus que je respirois encore, avoient voulu terminer mes souffrances par un coup de sabre ; (ce cas est assez ordinaire en guerre, où souvent on ne sait que faire des blessés, surtout lorsqu'ils paroissent incurables et qu'on est loin de tout secours.) Je m'efforçai de sortir du champ, à l'aide de mes mains ; car il m'étoit impossible de me tenir debout : je ne comprends pas aujourd'hui comment le ciel me fournit autant de forces. Ah! sans doute il me destinoit ce fortuné moment. Une jeune paysanne me vit dans cet état affeux, qui eût fait fuir toute autre femme moins charitable; elle eut pitié de mes souffrances, et courut à une chaumière voisine ap-

peler du secours : deux hommes vinrent m'enlever sur un brancard ; ils me déposèrent dans un bon lit ; on envoya chercher un bon vieillard du canton qui, sans avoir pâli sur Hippocrate et Galien, n'en étoit pas moins instruit pour cela ; il bassina mes plaies, que dis-je ? tout mon corps ; j'étois brisé. La jeune paysanne s'établit ma garde-malade ; je ne saurois vous exprimer, ma chère Stéphanie, les soins dont je fus comblé dans cette chaumière habitée par des anges : je fus trois mois à guérir ; mais après mon rétablissement, je me trouvai fort embarrassé de ma personne, et ce qui redoubloit mon chagrin c'étoit de ne pouvoir reconnoître les bienfaits de mes bons paysans ; je ne leur dissimulai point mes regrets à cet égard : ils me grondèrent de m'occuper d'eux, et m'of-

frirent généreusement tout ce qu'ils possédoient ; vous sentez bien que je les refusai. Mon vieux docteur, qui étoit devenu mon ami, me proposa de passer dans les Chouans ; j'acceptai avec joie : il me donna donc une lettre de recommandation pour le général qui commandoit les Chouans alors, et qui, depuis qu'il est parti pour l'Angleterre, a été remplacé par M. Théobald Corm*, ancien militaire et chevalier de Saint-Louis : mon esculape me donna enfin tous les renseignemens nécessaires pour parvenir jusqu'à lui ; j'eus le bonheur de triompher de tous les obstacles. Aussitôt mon arrivée parmi les royalistes de la Bretagne, je fus nommé chef de ce canton-ci ; peu après, j'eus la satisfaction de faire connoissance avec votre aimable frère ; son nom qu'il n'avoit point changé en fut la

cause. Il parut ravi de me voir, et m'instruisit d'une partie de vos malheurs : inquiets l'un et l'autre sur votre sort, nous avons, en différens temps, envoyé plusieurs exprès dans la haute Vendée, aucun n'est revenu parmi nous. J'étois décidé à retourner, au péril de ma vie, vous chercher dans quelque endroit que vous fussiez, et à vous ramener ici, en dépit de tous les obstacles ; mais le ciel a voulu, par un bienfait inespéré, terminer dans ce jour ma douleur et mon inquiétude ; puisse-t-il ne jamais nous séparer ! »

Ainsi se termina le récit de mon ami : les maux qu'il avoit endurés pesoient tous sur mon cœur ; je le soulageai par un torrent de larmes, et les expressions de la plus vive tendresse. Il faut avoir aimé, et être malheureux pour être véritablement

sensible; les heureux ne connoissent point le prix de ces douces émotions! Il fallut se séparer pour prendre du repos pour la première fois de ma vie, (hors le jour où je reconnus mon frère à A*.) Des rêves enchanteurs vinrent embellir mon sommeil. Le lendemain, je partis avec mon amant pour la forêt de Lorge; de nombreux détachemens assurèrent notre marche; deux heures après je me vis dans les bras de mon frère. Ce moment fut délicieux: ce n'étoient plus les transports de l'amour; mais que ceux de l'amitié sont doux! malheur à l'être qui ne les a jamais goûtés! il mène la vie d'une plante. Ma joie fut troublée lorsque mon frère me demanda, avec toute l'inquiétude du plus tendre amant, où étoit sa chère Constance. Je sentis que j'allois déchirer son cœur; mais il

falloit dévoiler l'affreuse vérité : qu'il m'en coûta pour détruire la plus douce des erreurs ; mon Alphonse en fut terrassé ; mais bientôt le mépris repoussant l'amour offensé, il chassa de son noble cœur une femme trop vile pour y garder une place. Mon frère unit ma main à celle de Mérignac, et nous jura que désormais l'amitié seroit le seul sentiment qni le domineroit. Je ne pus retenir un sourire, lorsque j'entendis ce serment téméraire ; je connoissois son âme ; elle étoit faite pour l'amour.

Mon Alphonse me conta qu'après la fameuse déroute du Mans, il s'étoit réfugié dans la forêt de Bretagne ; que de concert avec plusieurs Vendéens, ils avoient formé une armée dont le noyau existoit déjà. — Je vais donner au lecteur une idée vraie, claire et concise des Chouans,

Chouans, dont on a tant parlé sans les connoître. Je donnerai des détails que j'ai puisés sur les lieux, et qu'aucune personne ne peut révoquer en doute. — Beaucoup de gens se sont persuadés que les Chouans tiroient leur nom de ce que les hommes qui formoient alors les différens noyaux de rassemblemens, vivoient dans les bois, ne couroient que la nuit, et comme l'oiseau sinistre, connu sous le nom de chat-huant, disparoissoient avec le jour : erreurs grossières, accréditées par ceux que le gouvernement d'alors envoyoit sur les lieux ! Occupés de leurs seuls intérêts, de leur ambition, ils n'approfondissoient rien, peignoient souvent l'effet de leurs passions, plutôt que la vérité (j'en excepte quelques-uns). Avant la révolution, il y avoit dans la Bretagne, aux environs de

Rennes, parmi les nombreux faux-saulniers de cette province, une famille renommée par son courage à lutter contre la gabelle et les fermiers-généraux. Sept frères composoient cette famille, qui faisoit, à main armée, la contrebande du sel : ils étoient encore en armes lorsque la réquisition parut ; accoutumés aux dangers, d'un caractère irascible, habitant les bois, couverts de peaux de chèvre, vivant de laitage et de farine de blé noir, endurcis par cette vie fatigante et périlleuse, ce surcroît de danger les porta à se réunir à quelques amis ; et la renommée des frères Chouans (nom de leur famille) fut le seul motif qui engagea les habitans de Laval, Vitré, Fougères, etc. à les prendre pour point de ralliement, et leur réunion prit le nom de leurs chefs. C'est dans cette situation

que les trouvèrent les restes de l'armée vendéenne, après son étonnante excursion du Poitou vers Grandville, et son retour de Grandville vers Angers ; soutenant chaque jour un combat pour gagner cette première ville, où, indignement trompés par les Anglais, ils livroient à chaque marche une nouvelle bataille pour retourner vers la Loire. Cette malheureuse armée, si belle peu de jours avant, harcelée, poursuivie, arrivée sur les hauteurs de Laval, accablée par le nombre des troupes républicaines, fut obligée de vaincre ou de périr : l'acharnement fut tel, que les soldats et les officiers des deux partis puisoient des munitions dans les mêmes caissons, rangés sur la grande route : la mêlée fut horrible, le carnage effrayant. Arrivée à Angers, il n'y eut qu'une foible partie

de l'armée royaliste qui put repasser la Loire (j'en ai fait la description plus haut lors de mon séjour à la ferme ;) le reste se dispersa dans le Maine et la Bretagne. Carrier, aussi perfide que féroce, proclama (comme je l'ai déjà dit) une amnistie ; plusieurs se rendirent et furent fusillés pour expier leur confiance dans un tigre : les autres, au nombre de cinq mille, pour se sonstraire à une mort inévitable, gagnèrent les bois, et s'unirent aux frères Chouans ; ils prirent leur tactique ; la nécessité en faisoit une loi indispensable. Liés avec le noyau de Laval, les rameaux se multiplièrent à un tel point que, depuis Grandville, Cherbourg, Nantes, Rennes, Orléans, la coalition fut non-seulement établie, mais devint formidable. Le rassemblement des frères Chouans ne devint plus

qu'un point infiniment petit, eu égard au colosse qui s'élevoit ; mais comme cette masse, sourdement imposante, devoit réellement son origine aux frères Chouans, elle en prit et en garda la dénomination. Ce développement, qu'il seroit difficile de rendre plus clair, étoit indispensable pour donner une idée exacte de cette armée, qui n'étoit séparée des Vendéens que par la Loire, et qui, combattant pour la même cause, ne s'est jamais communiquée avec eux qu'à l'instant où ils se réunirent pour la pacification. Tant de personnes se mêlent d'écrire, que celles qui veulent éviter de faire des fautes grossières, d'outrager la vérité, même la vraisemblance, ces personnes, dis-je, doivent, en prenant le burin de l'histoire, ne s'en servir qu'avec le respect pour la vérité, qui fut toujours

l'apanage des belles âmes. Les Français ont long-temps marché dans des routes affreuses ; ils ont commis bien des crimes : s'il est utile aux hommes de leur retracer leurs erreurs, il faut que celui qui entreprend une pareille tâche, qui contracte une telle obligation, se dépouille de toutes passions, et qu'il étouffe enfin jusqu'aux moindres préventions. — Il y avoit déjà plus de 20,000 Chouans organisés, que quelqu'un (qu'il est inutile de nommer) disoit à la tribune de la convention : Que ce que l'on se plaisoit d'appeler Chouans n'existoit que dans l'imagination des cerveaux creux, et qu'il n'y avoit nulle trace de rassemblement de ce genre : cependant ce même quelqu'un avoit manqué d'être leur prisonnier, et en avoit été entouré. — Je vais placer ici deux ou

trois faits qui serviront à faire connoître leur manière de combattre. Maintenant que je suis tranquille à Lorge, où je me repose de mes nombreuses courses, je prie le lecteur de m'oublier un instant ; j'ai bien peur que cela ne lui soit très-facile ! je me laisse donc dans la forêt de Lorge, n'ayant d'autres inquiétudes que les fréquentes excursions de mon frère et de mon amant. Hélas ! n'en étoit-ce pas assez ? Théobald de Corm*, après avoir échappé, en débarquant sur la côte de Bretagne, aux dangers les plus imminens, lui cinquième, pénétra dans l'intérieur de cette province ; secouru, protégé par tous les habitans qui voyoient leur sauveur dans tout ce qui paroissoit devoir former une barrière entr'eux, et les atrocités commises par et au nom du féroce Robespierre, digne

descendant de Damien, bien que son règne, qui existoit encore, touchât à sa fin; Théobald de Corm* se donnant à peine le repos nécessaire pour satisfaire sa vive impatience de rejoindre Charrette de l'autre côté de la Loire, se trouva aux environs de Rennes, au milieu de ces mêmes Chouans, déjà réunis depuis longtemps, commandés par des officiers connus et expérimentés. Appelé à leur conseil, Théobald de Corm* y exposa ses vues, ses moyens, ses idées, et surtout son désir de servir sous les drapeaux de Charrette. Les Chouans furent surpris pendant la délibération, et en vinrent aux mains avec les républicains; Théobald y déploya son courage; le danger passé, le conseil réuni l'empêcha d'aller vers Charrette, et le proclama major général de l'armée. Des actions

d'éclat électrisèrent les esprits ; les yeux se tournèrent vers lui ; dès lors l'organisation fut mieux calculée, il en dirigea les fils avec un tel succès, qu'en peu de temps les rameaux de ce grand arbre furent incalculables; (mais il faut ne pas perdre de vue que ces succès étoient dus en partie aux cruautés inouïes que l'on commettoit au nom du peuple français envers ce peuple infortuné) cette organisation, subdivisée en divisions, exigeoit du chef différentes courses ; il n'avoit point de lieu fixe ; il étoit partout, et partout invisible ; porté dans le cœur des habitans, aussi bien servi, il enveloppoit tellement ses marches de l'ombre du mystère, qu'il étoit difficile, pour ne pas dire impossible, d'en retrouver les traces ; ou bien, s'il les laissoit deviner, c'étoit une ruse pour harrasser de fatigues

les troupes dirigées contre lui : dépourvues de vivres et même d'habillement, souvent les malheureuses colonnes républicaines se croyoient au moment d'atteindre le but de leurs recherches, le découragement succédoit à l'espoir ; elles ne pouvoient jamais livrer de batailles réglées, parce qu'au milieu d'un pays peuplé, elles ne rencontroient jamais que des déserts et pas un homme ; ce pays, que la nature semble avoir créé pour des guerres de parti, coupé par des marais, des forêts et des genêts immenses, n'offre au militaire le plus consommé, le plus habile, que des difficultés sans cesse renaissantes ; ici l'art n'étoit rien ; le moment faisoit tout ; un sentier oublié ou pris pour un autre ; un guide infidèle, une halte faite à contre temps, ont souvent causé la perte de colonnes en-

tières ; là, des milliers d'individus ont péri ; ici le fils dirige contre son père la balle parricide; l'épouse effrayée repousse son époux ; la mère frémit d'horreur d'avoir un tel fils, et comme une autre Agrippine, meurtrit le sein qui le porta. Hélas! quoique bien loin de nous par la douceur du gouvernement actuel, ces souvenirs me sont toujours présens! je les ai entendus ces gémissemens douloureux ; je les ai vues ces scènes horribles, j'ai marché sur les cadavres de mes compatriotes, et mes larmes se sont mêlées à leur sang. J'ai vu, grand dieu! puis-je achever ? ma main tremble et mes yeux se troublent.... J'emporterai avec moi ces images funestes ; elles creusent ma tombe et m'entraînent rapidement vers le terme où tout s'ensevelit. O Français! ignoriez-vous donc que de tous les fléaux,

le plus affreux, c'est une guerre civile!! Ignoriez-vous que la guerre civile n'est jamais suscitée, entretenue, alimentée que par des ambitieux et des hommes intéressés à vous tromper, qui, s'ils réussissent, oublient l'instrument dont ils se sont servis, l'abandonnent dans un coin à la rouille, trop heureux s'ils ne le brisent pas! Les Chouans essuyoient quelquefois de momens pénibles, et lorsque la force n'y étoit pas, il falloit employer la ruse. Un jour Théobald Corm*, entouré de plusieurs de ses chefs de division, est surpris par un corps de troupes parti de la ville voisine pour le surprendre dans un château où il venoit d'arrêter un plan d'attaque assez important : cerné, lui et les siens, il ne lui restoit aucune issue, aucun espoir de salut; les républicains se dirigeoient

vers la galerie où il se disposoit, avec ses officiers, à vendre cher sa vie ; le hasard lui fait découvrir une fenêtre donnant sur le verger, que l'on s'occupoit de cerner ; il fait signe aux siens de le suivre, et saute les vingt pieds ; prêt à gagner une haie, il est aperçu, assailli par un feu terrible ; il se voit poursuivi : alors il lui vint dans l'idée de se jeter à terre, en poussant un cri de mort. — Courons aux autres, celui-ci n'existe plus. — En effet, les républicains se dispersent vers les routes que ses camarades avoient choisies dans leur fuite ; car tous avoient franchi la fenêtre protectrice. Bientôt la haie met Corm* à couvert ; une pièce de genêts le tire enfin de tous dangers ; tous échappèrent à la surprise que le général républicain avoit parfaitement bien concertée ; mais le plan

d'attaque, qui avoit été interrompu, n'eut pas moins lieu le lendemain. Quelque temps après, à peu de distance de la ville de Saint-Brieux, Théobald de Corm*, seul encore avec deux de ses aides-de-camp, retiré dans une chaumière isolée, au milieu d'une plaine assez vaste, est entouré par cinquante grenadiers armés jusqu'aux dents; il étoit minuit; éloigné seulement d'une lieue de la côte, il expédioit, pour l'Angleterre, un bateau qui venoit de lui apporter argent, habits, poudre, etc.; tous ces objets venoient d'être répartis dans les différentes divisions; Théobald rendoit compte à l'amiral anglais de l'heureuse réussite de ce département : 60 barrils de poudre restoient encore à la chaumière avec 500,000 liv. assignats qui devoient être distribués le lendemain; la porte

est brisée; la perte des trois Chouans paroissoit assurée. Comment en effet éviter un pareil danger? Trois contre cinquante! Le combat est trop inégal et le courage inutile; les trois premiers grenadiers qui se présentèrent, arrêtés par des espingoles qui les couchoient en joue, jettent leurs coups de fusils aux assiégés; ceux-ci, par un miracle, attendent et reçoivent le feu sans en être atteints: ne pouvant charger à la baïonnette les grenadiers sans pouvoir franchir le seuil de la porte, où on ne pouvoit passer que deux à deux, rechargent leurs fusils; se présentent alors quatre grenadiers à cette porte, déjà obstruée par les trois autres qui rechargent à la hâte; ils tirent par dessus l'épaule de leurs camarades; leurs coups sont encore perdus: c'est dans ce moment essentiel que Théobald et ses deux offi-

ciers lâchent leurs espingoles; la détonation est terrible; les soldats tombent; les balles vont même frapper dehors des hommes qui, par leurs blessures inattendues, se trouvent saisis de terreur. — Ils sont nombreux, ils ont du canon chargé à mitraille; on nous a trompés, disoient-ils. — Le trouble succède au courage, ils fuient. Corm* et ses deux camarades profitent de ce moment d'alarme pour franchir la porte, en brûlant deux hommes, qui à peine ont le temps de les apercevoir. Ne sachant comment rejoindre leur quartier-général, ils se réfugièrent dans la ville voisine, où ils déjeûnèrent très-tranquillement le lendemain matin, d'où ils repartirent bientôt pour rejoindre l'armée, et préparer une autre expédition. Les journaux rendirent compte de cette escarmou-

che, où les républicains conquirent 60 barrils de poudre, et 500,000 liv. La correspondance fut prise aussi: ce qu'il y a de plaisant, c'est que l'on n'accusa dans les gazettes que 40,000 l. Les assignats avoient alors une grande valeur : une remarque à faire, c'est que l'article des faux assignats a entraîné à des proscriptions, à des délations, à des crimes dont on n'a pas encore eu la véritable raison. La voici : Un particulier étoit-il soupçonné d'avoir des fonds, on alloit chez lui ; les bons assignats étoient trouvés faux : se faisoit-il une capture de faux assignats sur les royalistes, on n'en accusoit qu'une foible partie; sous main on les faisait distribuer par des affidés, et les malheureux qui les avoient reçus en échange de marchandises, et qui croyoient avoir fait un gain avanta-

geux, étoient pris en flagrant délit, et arrêtés par ceux-mêmes qui les leur avoient fait distribuer, et qui s'emparoient, au nom de la loi, de ces mêmes assignats, qu'ils faisoient encore rentrer en circulation; de là la chûte précipitée de ce papier monnoie. Aussi ces pauvres marchands des petites villes marchoient-ils à la mort par douzaine, pour des assignats qu'eux seuls ignoroient être faux. Ces faux assignats ne sont pas le moindre fléau que nous ayons reçu des Anglais! de là viennent aussi une partie de ces fortunes rapides que l'on a vu s'élever avec tant de surprise et de murmure.

La renommée, la frayeur grossirent tous les objets; partout les Chouans surprenoient les convois de poudre, etc. partout l'effroi devint tel, qu'enfin l'on fut forcé de recon-

noître l'existence des Chouans. Leur dernière correspondance, saisie à la chaumière, procura aux républicains un moyen de remonter à plusieurs sources : ils s'aperçurent, mais trop tard, que l'incendie avoit gagné les provinces voisines ; on demanda des troupes de renfort, il en arriva de tous côtés ; aussi les habitans des campagnes s'apprêtoient-ils à repousser la force par la force, aidés par des chefs braves, et qui avoient leur confiance. — Une fois, au milieu des chemins impraticables et tortueux de la Bretagne, un détachement républicain se trouve engagé, cerné, obligé de mettre bas les armes ; la soif de la vengeance, l'acharnement des paysans étoient au comble, et les républicains alloient être infailliblement massacrés ; Théobald arrive au moment où un de ses gens alloit

donner l'exemple ; un officier prisonnier avoit déjà le coup mortel suspendu sur sa tête. — Lâche ! tu deviens son assassin , et il est ton prisonnier ! s'écrie Théobald avec indignation. — Il n'est point écouté, cet infortuné alloit périr ; le chef de Chouans se jette entre le forcené et sa victime ; il détourne l'arme meurtrière , et ne parvient à sauver le républicain , qu'en faisant sauter la cervelle à celui qui, aux dépens même de la vie de son chef , vouloit donner le signal du massacre. — Périssent ainsi tous ceux de vous qui, oubliant les lois de l'honneur , enfreindront mes ordres (dit Corm* en saisissant le moment de stupeur dans laquelle cette lutte sanglante avoit plongé tout le monde) : ce n'est qu'avec ma vie que vous aurez celle de ces militaires ; non , je ne souffrirai jamais

que vous vous transformiez en vils assassins : l'honneur conduit les Français, l'honneur vous impose la loi de respecter vos prisonniers. — A cette acclamation, que la chaleur de l'action, le moment, le lieu rendoient plus imposante, plusieurs factionnaires se plaçent d'eux-mêmes autour des prisonniers, et tous s'écrient : Grâce ! grâce aux prisonniers. — Les armes tombent des mains ; quelle scène ! comment dessiner ce tableau ? il n'appartient qu'aux âmes sensibles, aux guerriers généreux de le juger, de l'apprécier ! Les instans étoient précieux ; le général sentit bien qu'une fois cet élan de l'âme refroidi, ses prisonniers ne seroient pas plus en sûreté ; car, hélas ! ce n'étoit trop souvent qu'au péril de leur vie, que les officiers royalistes parvenoient à arrêter la fureur de

leurs soldats, avides de vengeances. Corm* sut donc profiter de cet instant, et s'adressant au commandant du détachement républicain : Monsieur, suivez avec votre troupe le guide que je vous donne, ne perdez pas une minute, et jurez-moi de ne plus vous battre contre nous. — Ils prêtèrent le serment alors, emportant avec eux un sentiment d'estime et de gratitude; ils ne purent trouver d'expressions assez fortes pour l'exprimer. — Si vos chefs le vouloient, les Français cesseroient de s'égorger. Savent-ils pourquoi j'ai des soldats furieux et sanguinaires ? c'est que l'on outrage leurs femmes et leurs filles, et qu'à la lueur des flammes qui dévorent leurs habitations, on égorge leurs enfans et leurs vieillards. Allez, rapportez ces paroles à vos chefs. Corm* les quitta, en convenant avec

eux qu'il ne feroit jamais de mal aux républicains, n'importe où ils seroient rencontrés, pourvu qu'ils eussent la précaution d'avoir toujours la crosse de leur fusil haute. En effet cet ordre donné par Théobald, et sourdement répandu, a sauvé beaucoup de militaires républicains, qui souvent étoient obligés de se transporter d'un lieu à l'autre en petit nombre. Le mal étoit au plus haut degré; toutes les horreurs qu'enfante la guerre civile étoient réunies sur la Bretagne, le Maine et la Normandie; d'un autre côté, le Poitou, l'Anjou, la Vendée déchiroient leurs propres flancs; les victoires étoient comptées par des crimes, et c'étoit aux crimes que l'on donnoit le nom de victoires. En remontant plus haut, les puissances coalisées avoient, après les prises de Valenciennes et de

Mayence, laissé rentrer en France trente mille prisonniers Français qui vinrent en poste contre les Vendéens. Sur ces entrefaites, le roi de Prusse fit la paix avec la France; une armée considérable marcha sur Charrette et Stofflet, que des dissensions fatales à la gloire de ces deux chefs affoiblissoient tous les jours, eux qui réunis eussent peut-être été invincibles, virent à la pacification du roi de Prusse, que les rois n'ont pas de plus grands ennemis que les rois. Persuadé, convaincu que l'Angleterre par sa conduite, méritoit la haine de tous ceux qui combattoient pour la cause des Bourbons, Charrette se flattant d'obtenir des conditions avantageuses, Charrette traita donc de la paix avec la république, et entra en conférence avec les représentans en mission à Nantes. Corm* instruit de cet

événement

événement par le bruit public, en obtint la certitude par l'entrevue qu'il eut avec le jeune général Homb*, dans la forêt de Lorges. Il est essentiel d'observer que les communications étoient impossibles entre les deux rives de la Loire; Charrette ignoroit les forces des Chouans; Corm* savoit bien que, d'après les pourparlers entre ce chef vendéen et les représentans de la république, les troupes envoyées contre le premier repasseroient la Loire, et viendroient fondre sur lui. Les royalistes étoient d'ailleurs amusés, trompés par l'Angleterre, qui les nourrisoit de promesses et de faux assignats, qui envoyoit par douze ou vingt des émigrés presque aussitôt égorgés que débarqués, et qui, par leur arrivée fréquente, attiroient la surveillance sur la côte de Bretagne, et rendoient

les débarquemens plus difficiles : cette difficulté devenoit un prétexte à l'Angleterre pour les rendre plus rares, ce à quoi elle auroit pu obvier en les faisant plus nombreux en hommes : il faut conclure par une vérité bien fatale, c'est que l'Angleterre envoyoit tout juste ce qu'il falloit pour nourrir un parti ; mais dès que ce gouvernement s'apercevoit qu'il devenoit ou pouvoit devenir prépondérant, il restoit alors trois ou quatre mois sans rien envoyer : voilà quelle fut sa conduite envers Charrette ; telle fut encore sa conduite envers Corm*. — La Bretagne alloit donc devenir le théâtre d'une guerre encore plus odieuse, lorsque le jeune général Homb*, mu seulement par le désir d'être utile à sa patrie, vint au milieu des Chouans avec un seul aide-de-camp, pro-

poser une suspension d'armes, et de traiter ensuite. — Charrette fait la paix, dit-il, imitez-le. — Corm* accepte l'armistice, et convient qu'il fera la paix, pourvu qu'il connoisse sûrement les intentions de Charrette, et les articles renfermés dans son traité; à cet effet, il assemble les chefs de division de son armée, et muni de pouvoirs, il se rend à Nantes avec le général républicain Homb*, et son aide-de-camp, sans autre suite ni sûreté que la parole du premier. Charrette signe la paix au château de la Jaunais, à peu de distance de Nantes, et Corm* signe pour les Chouans; mais avec la réserve que sa signature seroit ratifiée par ses chefs de division, sous un mois. Pour cet effet, il convoqua tous les chefs de parti de tous les départemens insurgés, et leur assigna Ren-

nes ; il établit son quartier-général au château de la Prévalaye, à une lieue de cette ville : de l'extrémité de la Normandie, du Morbihan, du Maine, de l'Anjou, de la Vendée, les députés royalistes arrivèrent entre la Prévalaye et Rennes, dans une maison de campagne connue sous le nom de l'Amabilain, où l'on entama les conférences ; là, onze représentans de la république, de concert avec Corm*, croient et désirent assurer la paix et le repos de l'intérieur de la France. — On annonça un jour au grand conseil tenu au camp de la Prévalaye, des officiers arrivant d'Angleterre avec des dépêches. L'on suspendit un instant la discussion. Il est bon de se rappeler que la tactique anglaise étoit de laisser les Vendéens et les Chouans réduits à leurs propres forces lors-

qu'ils paroissoient prospérer, et de leur envoyer des secours lorsqu'ils étoient prêts à succomber ; mais ces secours étoient, à dessein, toujours trop foibles pour les faire parvenir au but qui les avoit réunis. L'on ne tarda pas d'apprendre à Londres que Charrette avoit mis bas les armes, et que Corm* en alloit faire autant : la politique anglaise fut déconcertée ; mais essaya cependant de ramener les Chouans à ses desseins hostiles. Tel étoit l'esprit des dépêches qui venoient d'être apportées au conseil ; pas un mot, pas une ligne des princes français ; mais en revanche, ceux qui à Londres se disoient prendre le plus vivement leurs intérêts, envoyoient beaucoup de monde, beaucoup d'émigrés dont les intentions étoient de commander sur-le-champ, et trouvoient fort mauvais, à peine débar-

qués, que ceux qui se battoient depuis trois ans ne leur cédassent pas leurs places ; ils censuroient tout amèrement. Etoit-ce un bon fermier qui, par ses services et sa bravoure, avoit mérité d'être à la tête d'un canton ou d'une division ? le gentilhomme s'offensoit d'être sous ses ordres; il glissoit dans l'oreille des nobles de Bretagne, qu'il étoit honteux pour eux de n'être pas commandés par un général Breton. Voilà comme s'introduisit la discorde et les jalousies dans le sein d'un parti qui s'étoit réuni pour la paix; je ne prétends pas dire que tous les émigrés se soient conduits de même; je commettrois une injustice criante : j'en ai connu plusieurs ravis de revoir leur patrie, et désirer la paix de toute leur âme, et sans doute il y en avoit beaucoup d'autres qui pensoient de

même; mais presque tous les émigrés arrivoient avec des places désignées par l'Angleterre; alors l'armée auroit été composée seulement de chefs et non de soldats; cette organisation eût été nouvelle et comique. A qui en étoit la faute? à ceux qui de loin vouloient disposer de tout, et rendoient ces malheureux émigrés leur première dupe. Un des nouveaux arrivans exhibant donc un ordre pour commander dans un canton où il n'étoit pas connu, où il n'avoit jamais été, demandoit au conseil de confirmer sa nomination; il demandoit aussi la permission de lui faire part de quelques observations qu'il étoit particulièrement chargé de communiquer : elles avoient pour but d'annoncer l'arrivée prochaine d'un secours formidable, promesses renouvelées tant de fois depuis deux ans,

et qui ne pouvoient plus tromper personne ; rien ne put ébranler le conseil, et l'éloigner d'une paix qu'il désiroit avec tant d'ardeur. Ce fut alors que l'arrivant, furieux de voir tous ses moyens inutiles et usés, s'écria avec désespoir : — O ciel! que dira M. Pitt? — Corm*, transporté de colère, se lève et lui dit avec fierté : — Allez lui dire que jamais les Français ne recevront des lois de l'Angleterre ; c'est à elle que nous devons la guerre civile ; c'est à elle que la maison des Bourbon doit tous ses malheurs. Retournez lui dire, monsieur, que nos yeux sont dessillés, que nous voyons enfin qu'elle veut profiter de nos dissensions pour essayer de s'emparer du Poitou, de la Bretagne et de la Normandie ; mais qu'il existe en France des hommes qui sauront sauver leur patrie d'un

aussi honteux esclavage. — A ces mots, le conseil leva la séance et se rendit à Lamabilain, auprès des représentans de la république. — Stofflet avoit toujours voulu être indépendant de Charrette ; de là une inimitié très-forte entre ces deux chefs. Leur dissension causa leur perte : le croira-t-on ? la division étoit si forte entre les deux armées, qu'un soldat de Charrette trouvé dans l'arrondissement de Stofflet, étoit immédiatement massacré ; j'en fournirois plusieurs preuves. Les esprits étant ainsi aigris, lorsque Charrette signa la paix, Stofflet s'y refusa, par cela même que Charrette avoit dit, dans un moment de colère impolitique : — Si Stofflet ne signe pas, je marche moi-même contre lui. — Il ne le fit pas ; mais en vertu de sa pacification, les troupes de la

république passèrent sur son terrain pour aller contre Stofflet, et le cerner. Il l'étoit déjà en effet à l'époque où Corm* traitoit, ce qui lui fit tout suspendre jusqu'à ce que ce Vendéen se fût décidé à en faire autant; ce qu'il fit enfin; mais particulièrement et sans concert avec Charrette. — Enfin la pacification des Chouans fut signée le premier floréal an IV de la république. Jour fortuné, où la joie brilloit sur tous les visages! Républicains, royalistes, tout étoit confondu; les troupes des deux partis s'embrassoient, se félicitoient : leur entrée dans la ville de Rennes fut brillante et attendrissante; l'airain tonnoit; l'illumination et la gaîté générales; les fêtes charmantes. — Mais Théobald Corm*, qui jouissoit plus qu'un autre de ces heureux instans, ne s'attendoit pas à l'orage qui

grondoit sur sa tête. Ce militaire espéroit goûter le fruit de la paix au sein de sa famille, composée d'une femme, de six enfans et d'un oncle âgé de quatre-vingt-six ans, connu par ses vertus et sa science. — Mais hélas! l'époque des plus grandes infortunes de Théobald date de l'instant où il a fait tous ses efforts pour mettre un terme à la guerre civile; et quelle que soit l'injustice des hommes, et le désir qu'on avoit de le soustraire à jamais à la société et au bonheur, la grande âme du premier Consul, supérieure aux cris de la calomnie, et sensible au malheur d'un père de famille, pouvoit seule lui rendre la liberté, qui lui avoit été ravie depuis sept ans.

Vers de Corm, faits dans la prison de Cherbourg, le 22 brumaire, pour l'époque du 18 du même mois.*

Bonaparte, poursuis, ta gloire est immortelle,
Tu veux donc des Français terminer les malheurs ?
Réunis leur famille, étouffe leur querelle,
Quel droit n'auras-tu pas alors sur tous les cœurs ?

Parmi les chefs les plus marquans qui se trouvèrent réunis au camp de la Prévalaye, je citerai le fameux comte de Frotté ; c'est en déposant toute prévention que j'avouerai qu'il étoit peu d'hommes alors d'un pareil mérite ; il avoit un courage intrépide ; plein d'esprit et de génie, fin politique et très-zélé pour son parti, il le défendit avec persévérance et sans intérêt personnel ; la générosité et la gloire étoient ses

passions dominantes ; quel malheur que ses grandes qualités n'aient pu servir à son bonheur et à l'utilité de sa patrie, et n'aient enfin existé que pour donner, à ceux qui l'ont connu, des regrets mille fois plus amers ! Frotté commandoit les insurgés de la Normandie, province dans laquelle il étoit né et chéri ; l'espèce d'entêtement qu'il montra sur la fin de la guerre, provenoit de ce qu'il avoit le cœur ulcéré par la perte des êtres qui lui étoient les plus chers ; mais je suis persuadée que la douceur du gouvernement actuel l'eût bientôt rendu à la paix et au bonheur.... C'est à Verneuil, le 29 pluviôse de l'an 7, qu'il fut fusillé avec tout son état-major. Frotté n'avoit pas alors plus de trente-quatre ans : sa taille étoit un peu au-dessus de la moyenne ; sans avoir une belle

figure, tout en lui intéressoit; ses yeux noirs étoient si vifs! Il n'avoit pas un trait qui n'exprimât quelque chose; son sourire étoit fin, son regard pénétrant; je vois encore d'ici cette expressive physionomie. Enfin, la plus belle tête a toujours quelque ressemblance avec une autre, et Frotté ne ressembloit qu'à lui-même. Je citerai aussi M. de Bois-Hardi, qui fut quelque temps après massacré dans les rues de L*, et dont la sœur, en se sauvant en Angleterre sur une mauvaise barque, fut engloutie avec quelques émigrés qui partagèrent sa fuite et son naufrage. M. de Bois-Hardy commandoit les insurgés des côtes du Nord; sa figure étoit aussi douce que son caractère; il étoit d'une si grande légèreté à la course, que les habitans des campagnes, qui l'aimoient beaucoup, disoient sou-

vent, en parlant de lui : Not' bon Monsieur Charles, il est sorcier, car il saute trois sillons à reculons. — Il périt aussi à la fleur de son âge. — Je me suis laissée entraîner peut-être plus loin que je n'aurois dû; je viens de franchir un grand espace; j'ai raconté, avec la plus exacte impartialité, tout ce que j'ai vu de cette guerre désastreuse; maintenant que la paix est faite, revenons à moi. J'étois au comble de la joie, je croyois tous nos malheurs terminés; Mérignac et mon frère avoient donné leurs signatures avec une satisfaction bien réelle; fatigués du fracas, avides de repos, nous nous retirâmes tous trois dans une terre de Mérignac, où nous reçûmes la bénédiction nuptiale. Mon cher Alphonse me servit de père dans cette heureuse circonstance, qui assuroit le bonheur de ma vie; mais,

hélas ! la guerre civile se ralluma bientôt plus que jamais ; le chef des Chouans fut arrêté à Rennes avec une foule d'autres ; tout reprit autour de nous une forme hideuse. Mérignac, résolu à ne point reprendre les armes, sentit qu'il ne pouvoit résider au centre des orages et rester neutre. Nous nous décidâmes à quitter la Bretagne, et à partir sans délai pour Paris, où nous pourrions plus facilement vivre ignorés. En passant à N* nous donnâmes un instant à l'amitié, nous vîmes notre ami Delbien qui, selon mes souhaits, avoit épousé la charmante madame Dillay ; il étoit devenu chef d'escadron, et M. d'Estignac adjudant général. Mon frère, inquiet pour l'avenir, avoit envie de passer en Angleterre : mon époux, fidèle à ses principes, ne put se résoudre à cette

démarche ; nous partîmes donc pour la capitale, qui me rappela de tristes souvenirs. Décidés à vivre dans l'obscurité, nous louâmes une jolie maison de campagne à deux lieues de Paris, où nous étions bien résolus de rester jusqu'à ce que le calme fût tout-à-fait rétabli en Bretagne. Cependant, les événemens, que les gazettes annonçoient chaque jour, étoient bien loin de nous donner des espérances ; quoique notre fortune fut très-bornée, au sein de la tranquillité, dans notre habitation, nous n'osions désirer mieux, dans la crainte d'être plus mal ; trop heureuse d'avoir sauvé de tant de massacres mon frère et mon époux ! Comparant mon sort actuel à celui des dames Charrette, Bois-Hardy et nombre d'autres qui avoient perdu tous les êtres chers qui attachent à la vie, je tremblois toujours

que quelque catastrophe ne me replongeât dans le gouffre dont j'avois eu tant de peine à sortir ; je me disois qu'il me seroit impossible de recommencer une pareille carrière ; je sentois que mes forces morales et physiques n'y résisteroient plus ; un nouveau lien alloit m'attacher encore plus à la vie paisible ; j'allois être bientôt mère ; titre précieux ! dont l'importance me frappoit. Hélas ! le dix fructidor vint m'accabler du plus violent désespoir ; un décret enjoignit à tous les émigrés de sortir sous vingt-quatre heures de Paris, et sous quinze jours de la république. Mon époux, par une fatale erreur, dont il ne fut pas la seule victime, étoit inscrit sur la liste des émigrés ; ses réclamations furent inutiles ; il nous fallut partir à la hâte, ayant à peine eu le temps de ramasser quel-

ques fonds ; ce fut encore notre ange tutélaire, notre cher Delbien qui nous procura les moyens nécessaires pour nous éloigner de notre cruelle patrie. Mérignac étoit furieux ; l'émigration étoit un crime selon la loi, jamais il n'avoit voulu l'enfreindre. Fidèle à sa signature, il n'avoit point repris les armes, et par une fatalité sans exemple, une autre loi le contraignoit à émigrer ! Nous choisîmes l'Angleterre, où mon époux avoit sa mère, et Alphonse de vrais amis ; c'est dans le sein de Delbien que nous déposâmes nos derniers regrets ; c'est lui qui reçut les larmes que nous versions sur notre malheureux pays. Nous nous embarquâmes à Fécamp, je souffris horriblement pendant la traversée : en arrivant à terre, je ressentis des douleurs violentes ; on me transporta dans une misérable cabane

de pêcheurs, dénuée de toutes les commodités de la vie; c'est dans ce lieu d'indigence que je mis au monde un fils qui, je l'espère, sera plus heureux que ses parens. Mon Alphonse partit quelques jours après pour Londres, afin de nous préparer un logement commode; je fus un mois à me rétablir, et lorsque je pus soutenir la voiture, mon époux et moi nous fûmes le rejoindre avec mon enfant, que je voulus absolument nourrir. Mon frère vint au devant de nous avec deux Messieurs, dont l'un fort âgé, étoit sir Adolph Bartty, l'ancien ami de mon père; et l'autre M. Geffery, le fils du bon docteur qui avoit élevé Alphonse, et qui étoit mort depuis quelques mois : ce fut chez sir Adolph que nous logeâmes tout le temps que nous fûmes à Londres, et où se rassembloit tous

les jours une société charmante ; c'est là que je fis connoissance avec l'aimable et intéressante mademoiselle de L* B*. Elle avoit émigré avec sa mère ; bientôt l'amour le plus tendre l'unit à M. de Sombreuil, fils de l'ancien gouverneur des Invalides, dont la fille estimable donna un si bel exemple de piété filiale, en arrachant son père aux bourreaux des deux et trois septembre. Madame de L* B* consent à l'union de sa fille avec M. de Sombreuil ; le jour est arrivé, les amis réunis, l'autel paré, le prêtre prêt ; un messager apporte à l'époux futur un ordre précis de se rendre sans délai, chez mylord Portland. M. de Sombreuil, obligé d'obéir, se flatte au moins qu'il reviendra bientôt ; il calme de tout son pouvoir les inquiétudes de l'aimable L* B*, et court où il est appelé ; mais quel

coup pour son amour ! Milord Portland lui ordonne de se rendre au port, de s'embarquer promptement sur un vaisseau qu'il lui désigne ; il lui remet un paquet scellé qui renferme l'ordre du gouvernement, et lui indique le lieu de sa destination. M. de Sombreuil demande par grâce la permission d'aller faire ses adieux à celle qu'il aime. Cette faveur lui est refusée ; il ne peut que lui écrire deux lignes, qui expriment sa douleur, sans pouvoir indiquer ce qu'il va devenir. Cet infortuné part, arrive à Quiberon, dont il commandoit l'expédition ; il est vaincu, prisonnier, et fusillé deux jours après. Cette affreuse nouvelle vient déchirer, à Londres, le cœur de sa malheureuse amante ; elle atteste le ciel qu'elle ne sera jamais à un autre homme ; elle prend le grand deuil de veuve, et s'entoure de

crêpes; mais elle ne peut plus supporter le séjour de l'Angleterre, où tout lui retrace le bonheur dont elle eût dû y jouir. Par la suite, profitant de la loi bienfaisante du premier Consul, qui a rappelé dans leur patrie les émigrés, qui tout en la fuyant la portoient dans leur cœur, elle est rentrée en France, où la mort de son père, qui n'avoit point émigré, l'a mise à la tête d'une fortune assez considérable. Nous eûmes le bonheur de retrouver à Londres madame de Mérignac, la mère de mon époux; cette dame, douée du plus rare mérite, prit pour moi la plus tendre amitié; je m'efforçai, par mes soins et mon respect, de mériter ce doux sentiment. Mon frère fut très-affecté de la mort de son second père, le docteur Jeffery. Si la fortune pouvoit consoler de la perte de ses amis, les richesses

de milady d'Egby auroient pu calmer ses regrets ; mais la belle âme de mon Alphonse ne calçuloit pas ainsi. Cette milady d'Egby, la persécutrice de miss Anna Weimouth, étoit morte depuis deux ans ; elle avoit institué mon frère son unique héritier, et avoit nommé, pour exécuteur testamentaire, sir Adolph Bartty. Cette fortune, qui montoit à 20,000 liv. sterling de rente, ne flatta mon Alphonse, que parce qu'elle pouvoit être nécessaire à Mérignac, à moi et à mon fils : lorsqu'il fut entré en jouissance de ses biens, il voulut que nous allassions habiter une de ses nouvelles propriétés ; mais jamais sir Adolph ne put consentir à cette séparation ; cet homme excellent étoit si cher à mon frère, qu'il n'osa point contrarier ses désirs ; d'ailleurs sir Adolph étoit célibataire, sa maison belle

belle et vaste, sa société fort agréable, et nous y jouissions de tous les agrémens de la vie ; nous fûmes bientôt très-répandus à Londres ; on s'empressoit de nous faire goûter tous les plaisirs : mon fils, que j'avois nommé Charles, en souvenir de notre bienfaiteur Delbien, croissoit en force et en grâce. Mérignac étoit le plus tendre des époux ; j'avois retrouvé en Angleterre des parens de ma mère, à qui j'avois le bonheur d'être utile ; rien enfin ne manquoit à ma satisfaction ; le souvenir de notre patrie pouvoit seul altérer quelquefois notre tranquillité ; mais l'espoir reste à l'homme, c'est son ami le plus fidèle. Nous voyions petit à petit se débrouiller l'atmosphère épais de la France, et le premier rayon de soleil nous auroit bien vîte fait revoler vers elle. Je ne parlerai

point de ce qui s'est passé en Angleterre pendant le séjour que j'y fis ; assez d'autres, mieux instruits, se sont chargés de cette tâche. La nouvelle du dix-huit brumaire vint enfin tourner toutes les têtes ; les émigrés virent, dès cet instant, la fin de leur exil : une loi générale nous permit de rentrer dans notre patrie. Mon frère étoit au moment d'épouser la fille unique de mylord K*, une des plus aimables et des plus riches héritières d'Angleterre ; il ne voulut point nous laisser partir avant la cérémonie, qui se fit avec un grand appareil et fut l'occasion des fêtes les plus brillantes. Mon Alphonse avoit enfin une femme selon son cœur, et son bonheur doubloit le mien. Il fallut quitter ce frère chéri, et malgré la certitude qu'il viendroit tous les ans nous visiter, cette séparation nous

coûta bien des larmes ; d'ailleurs je laissois en Angleterre des amis réels qui m'avoient comblée de marques d'intérêt : les Anglais sont nobles, généreux, et jamais je n'ai su être ingrate.

Nous partîmes avec ma belle-mère et plusieurs émigrés, dont la joie ne pourroit se décrire. Arrivés à Paris, nous résolûmes d'y résider jusqu'à ce que la Bretagne fût totalement pacifiée. Delbien et son épouse vinrent nous visiter avec empressement : notre ami étoit enfin général de brigade ; sa conduite à Maringo lui avoit mérité ce grade honorable. Il est beau de ne devoir son avancement qu'à sa valeur et à ses talens ; personne ne pouvoit rien reprocher à Delbien sur cet article. — Un complot affreux, conçu par des tigres et non par des hommes, vint porter l'effroi dans nos

âmes ; c'étoit le dernier soupir du crime. Cet événement, digne de figurer dans les annales de Robespierre, est celui de la machine infernale, du trois nivôse. Journée d'horreur, où, pour faire périr un seul homme, on en fit périr des centaines ; où, en faisant périr ce seul homme, on replongeoit la France dans l'anarchie et le désespoir. Cet odieux complot, qui, pour le bonheur de l'humanité, ne réussit point, présente une férocité qui révolte la nature, et n'a pu être enfanté que par des êtres profondément scélérats. Tout Paris étoit plongé dans la douleur ; ces infortunés émigrés, à peine rentrés dans leur pays, frémissoient qu'on ne les accusât de cette infamie ; mais la justice a des yeux de linx : ce complot ténébreux fut débrouillé de son chaos, et les innocens ne

tremblèrent plus d'être confondus avec les coupables. Enfin, la guerre éteinte, la paix générale faite, nous songeâmes à retourner en Bretagne, où mon époux avoit toutes ses propriétés : j'avois retrouvé une partie de la fortune de mon père ; je ne me réservai qu'une maison à Paris, pour nous servir de pied à terre lorsque nous y viendrions : nous vendîmes tout le reste. Avant de nous rendre dans la terre que nous avions choisie pour notre résidence habituelle, nous voulûmes visiter toutes les personnes qui nous avoient obligés pendant notre infortune; nous fûmes d'abord près d'A*, à la cabane hospitalière où Mérignac fut si généreusement soigné pendant deux mois ; le bon docteur étoit mort ; la jeune fille et son père, par une suite

de la guerre, étoient plongés dans une affreuse misère; Mérignac leur donna de l'argent, et les fit passer dans une de ses terres en qualité de concierges. Par la suite il maria la première à Georges, le fils de ma bonne Amarante, et leur donna une bonne ferme à gérer; ensuite nous allâmes à A*, où nous ne revîmes pas, sans émotion, les souterrains de la maison incendiée. Mon époux remit au propriétaire de ce terrain, (honnête homme qui avoit été ruiné par la révolution) une somme suffisante pour reconstruire la maison, à la charge de nous y conserver un petit appartement lorsque nous viendrions à A*. De là nous volâmes à la ferme d'Amarante, qui nous reçut avec une joie bien franche, surtout mon fidèle George qui ne voulut plus

nous quitter : la ferme avoit souffert, plus de bestiaux, plus d'instrumens de labourage, je fus trop heureuse de réparer ces pertes. Une somme fut remise entre les mains du jeune fils d'Amarante, pour faire tous les achats nécessaires pour rendre l'activité à leur petite propriété ; nous partîmes pénétrés de joie d'avoir pu leur rendre l'aisance, et comblés de leur bénédiction. Je n'oubliai point le respectable M. d'Estignac ; Simphorien se précipita dans mes bras dès qu'il m'aperçut ; il étoit grand et fort embelli. Par le hasard le plus heureux, le général d'Estignac étoit depuis quelques jours chez son père ; tout fut en mouvement pour nous recevoir ; la joie étoit peinte sur tous les visages. Ma belle mère étant fatiguée du voyage, nous restâmes

trois semaines avec eux ; enfin nous repartîmes, amenant avec nous monsieur d'Estignac le fils, la paix donnoit le loisir de sacrifier quelques mois à l'amitié. Me voilà donc au port ; qui peut mieux que moi sentir le prix du repos ! Aimée de tout ce qui m'entoure, unie à l'objet de ma première et dernière passion ; mère, épouse et sœur fortunée, je ne me souviens de mes maux passés que pour payer un tribut de reconnoissance au gouvernement qui les a fait cesser.

J'ai appris que le représentant H* étoit mort à V*, et le général J* à R*. Constance de Saint-Maur, après avoir mené une vie assez blâmable, est rentrée dans ses biens, et a épousé un homme qui la rend horriblement

malheureuse, et qui doit lui faire regretter l'homme délicat qu'elle a trahi ; Sardan ayant repris parti parmi les derniers Chouans, a été fusillé à C* peu de temps après.

FIN.

Digitized by Google